

LA CÉLÉBRATION DU CENTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE D'INDRE-ET-LOIRE (1).

Le 10 décembre, la Société médicale de Touraine célébrait devant une assistance nombreuse et choisie, dans une séance tout académique, le centième anniversaire de sa fondation.

Si le fait d'avoir pendant un siècle survécu à tous les changements et bouleversements est un titre dont la Société peut être justement fière, cela seul ne pourrait lui assurer l'hommage de la reconnaissance publique; cet hommage, elle l'a mérité par de grands et éminents services rendus non seulement à la ville et au département, mais à la science médicale elle-même dans sa dernière et merveilleuse évolution.

De cette petite assemblée provinciale, née de la réunion à l'origine de quelques modestes praticiens, est sortie en effet l'Ecole de Médecine de Tours « le plus beau fleuron universitaire de notre vieille province » est sorti surtout un homme. Pierre Bretonneau, qui élevant à la hauteur du génie le don d'observation critique de ses compatriotes a posé les bases de la médecine contemporaine dans la formule suivante qui ne devait être confirmée que vingt ans plus tard par les découvertes de Pasteur. »

« Je le répète encore (2). Un germe spécial propre à chaque contagion donne naissance à chaque maladie contagieuse. Les fléaux épidémiques ne sont engendrés, disséminés que par leur germe reproducteur. »

La Touraine, par sa Société médicale (Bretonneau n'a jamais été professeur à l'école de médecine de Tours) est donc, et les orateurs l'ont rappelé en toute justice, le berceau de la doctrine médicale si féconde du germe spécifique du microbe pathogène. Par Trousseau et Velpeau les fidèles disciples du vieux médecin tourangeau, la saine doctrine a pénétré l'Ecole de Paris pour définitivement la conquérir et cette influence a été si profonde qu'aujourd'hui encore, comme le disait M. le Professeur Blanchard, nous voyons briller au 1^{er} rang des Professeurs de la Faculté de Paris un élève direct de Trousseau, le Professeur Dieulafoy; un élève direct de Velpeau, le Professeur Guyon.

Ainsi se perpétue sans cesse rallumée la flamme partie de Touraine il y a trois quarts de siècle, pour illuminer la science médicale tout entière.

La petite Ecole, la petite Société ont donc été grandes dans le passé et restent grandes pour l'avenir; aussi l'Académie de médecine a-t-elle cru s'honorer en se faisant représenter à la cérémonie du Centenaire par deux de ses Membres chargés de reconnaître officiellement les services rendus.

Par une délicate attention que rendait facile la brillante floraison médicale qui toujours a germé sur les bords de la Loire avec les Moreau (de Tours) Baillarger, etc., l'Académie a désigné deux Tourangeaux MM. les Professeurs Blanchard et Albert Robin et en eut désigné un troisième, M. le Professeur Raymond, si un deuil cruel ne l'en eut empêché.

D'autres Tourangeaux devenus célèbres, M. le Professeur Renaut (3) de la Faculté de Lyon, M. le D^r Gou-

raud, médecin de l'hôpital de la Charité, petit-fils du médecin de l'hôpital de Tours et protecteur de Velpeau, MM. Moussu et Cruet avaient tenu aussi à affirmer par leur présence qu'ils se sentaient les fils reconnaissants du terroir natal.

Ainsi la Société d'Indre-et-Loire a pu donner à la célébration de son Centenaire l'éclat qu'il comportait, et laissant à MM. Robin et Renaut le soin de dire en termes émus et charmants la gloire de Bretonneau, Velpeau et Trousseau, M. le président Héron, M. le professeur Le Double, M. Houssay, sont venus dire les hautes leçons de dignité et de bonté qu'avaient données les membres moins illustres de la Société.

Après l'allocution de M. le D^r Héron, président, remerciant les autorités de la ville et du département venus avec empressement et rappelant les titres scientifiques et les beaux travaux des hôtes illustres de la Société, MM. Robin et Renaut charment tour à tour l'auditoire en mêlant de familières et touchantes anecdotes à leur discours.

Puis, M. le D^r Houssay (de Pontlevoy) nous conte l'histoire de la Société, celle de ses membres les plus distingués; des citations heureuses, un joli tour littéraire rendent attrayant le sujet un peu sévère dévolu à l'orateur.

Enfin, M. le professeur Le Double prononce l'éloge, le panégyrique plutôt, d'un des fondateurs de la Société, Origet, un grand bienfaiteur, « un grand ramasseur de misères », suivant la belle image trouvée par l'éminent orateur.

D'une forme académique admirable mais qui ne peut empêcher la fougue de l'orateur né de se donner carrière, le discours se poursuit aux applaudissements enthousiastes de l'auditoire entraîné par la parole magique du savant professeur. Ses feuillets jetés loin de lui, M. le Prof. Le Double parle, il dit la jeunesse d'Origet, son éducation médicale, sa vie toute de dignité et de bienfaisance, sa mort admirable et le testament qui l'a couronné. Et quand il se tait, par d'unanimes applaudissements, les 100 personnes présentes, parmi lesquelles beaucoup de dames, témoignent du plaisir que leur a causé l'orateur.

La séance académique était terminée, mais les fêtes du Centenaire comprenaient encore un banquet et une soirée musicale qui réunissaient le soir à l'hôtel du Croissant plus de soixante confrères tant du département que des départements voisins.

M. le professeur Blanchard et M. le professeur Renaut étaient aux places d'honneur. M. Gouraud à la gauche du président; seul manquait M. A. Robin rappelé par les nécessités de son brillant enseignement.

Au champagne, M. Héron se lève et remercie successivement tous ceux qui ont bien voulu participer de près ou de loin à la célébration du Centenaire. Il boit en particulier à MM. Blanchard, Renaut et Gouraud et rappelle l'héroïsme du fils de celui-ci, le capitaine Gouraud qui fit prisonnier le fameux Samory.

Puis M. le professeur Blanchard se félicite de venir, en cette grande occasion, en cette Touraine où il est né, où il garde la maison familiale, où il regrette de n'avoir pas fait ses études.

Venu souvent à Tours pour des examens, il sait mieux que personne que l'Ecole de Médecine de Tours continue à faire de brillants élèves, il est heureux d'en témoigner devant les Professeurs présents en l'absence du Directeur.

(1) Dans notre prochain numéro nous donnerons les portraits des médecins qui ont illustré la Touraine ainsi que ceux des orateurs de la journée du Centenaire.

(2) Lettre de Bretonneau à Blache et Guersant, Tours, 7 janvier 1855, publiée dans les *Archives de Médecine*. In livre de Triaire Bretonneau et ses correspondants.

(3) Le texte du discours du professeur Renaut nous est parvenu trop tard pour être publié dans ce numéro.

M. le Professeur Renaut a été élève de l'Ecole, il veut bien croire qu'il lui doit beaucoup et que son esprit a été formé par deux hommes Michel Duclos, un grand clinicien, Charcellay, un rude et patient enseigneur.

M. le Professeur Le Double tient à rendre au Président de la Société, son vieil ami Héron, l'hommage qui lui est dû pour l'organisation du Centenaire de la Société. S'il a lui-même refusé l'offre de la présidence au début de l'année, c'est qu'il n'a pas voulu céder à l'insistance affectueuse du président actuel.

Il termine en racontant le rôle du Dr Renaut en 1870 pendant la guerre dans cette même Touraine.

Dans ce bref compte rendu, nous oublions le toast plein de bonne grâce de M. Brisac, secrétaire général, remplaçant M. le Préfet empêché par un deuil, qui boit aux médecins amis et alliés de l'administration et à M. le Président Loubet. L'omission devait être réparée.

Les artistes du théâtre français de Tours avaient gracieusement donné leur concours pour l'organisation d'une soirée musicale; ils ont été très applaudis. Un médecin encore, et pas un évadé de la médecine je vous prie de le croire, corsait le spectacle par une représentation Chatnoiresque composée de l'Age d'or de Willette et de la Marche à l'Etoile.

On s'est séparé fort tard, sous des étoiles absentes en rêvant d'un âge d'or qui était celui de la bonne confraternité ayant présidé à toute la fête.

Au prochain Centenaire, a dit le Dr Héron! mais nul doute qu'il ne soit célébré, et peut-être la Société d'Indre-et-Loire s'intitulera-t-elle Société Bretonienne à l'imitation de telle Société médicale russe dont nous parlait le professeur Rauchfuss (de Saint-Petersbourg), venu lui-même accomplir un pieux pèlerinage en Touraine à la mémoire de Bretonneau.

DISCOURS DU Dr HÉRON, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE D'INDRE-ET-LOIRE.

MESDAMES, MESSIEURS,

En ouvrant cette séance consacrée à la célébration du centenaire de la Société médicale d'Indre-et-Loire, j'ai un premier devoir à remplir, devoir très agréable d'ailleurs, car il est tout de courtoisie et de gratitude. C'est de saluer respectueusement et de remercier, au nom de la Société médicale — j'oserais même dire, en raison de la place que j'ai l'honneur d'occuper en ce moment, au nom du corps médical tourangeau — les deux savants délégués par l'Académie de médecine pour s'associer à nous dans le solennel hommage que nous rendons aujourd'hui aux maîtres vénérés qui, il y a juste un siècle, ont eu la généreuse pensée de fonder cette Société dans un but d'instruction mutuelle et de bienfaisance publique, l'hommage que nous rendons également à ceux qui, depuis, et dans le courant de ces cent années, l'ont illustrée par l'importance et l'utilité de leurs travaux, l'opiniâtreté persévérante de leur dévouement, la nature et l'étendue de leurs bienfaits.

En ne dédaignant pas de se faire représenter au milieu d'une Société de province qui fête ses ancêtres, la plus haute assemblée médicale française nous fait un honneur, nous accorde un précieux et flatteur témoignage d'estime dont nous sommes profondément touchés, auxquels nous sommes d'autant plus sensibles que dans le choix de ses représentants elle a montré un tact particulièrement délicat et fin, elle a fait preuve à la fois et d'esprit et de cœur, car elle a précisément désigné deux de ses membres les plus laborieux qui appartiennent par leur origine à notre département, et qui, par conséquent, en faisant le plus honneur à l'Académie par la

grande valeur de leur œuvre scientifique, toute personnelle originale et éminemment profitable à tous, font du même coup honneur à la Touraine, pourtant déjà si riche en illustrations et en gloires de toute sorte.

Aussi sommes-nous doublement reconnaissants à l'Académie, et doublement heureux de saluer aujourd'hui ses deux éminents délégués, M. le docteur Raphaël Blanchard, notre compatriote de Saint-Christophe, le savant professeur d'histoire naturelle à la Faculté de médecine de Paris, le fondateur et le président de la Société zoologique de France; M. le docteur Albert Robin, professeur agrégé à la Faculté de Paris, médecin de l'hôpital de la Pitié, dont la famille est originaire de Saint-Flavier, y compte encore des représentants, y possède encore des intérêts.

Nous les remercions tous deux d'avoir bien voulu, en acceptant la mission de l'Académie, s'arracher en notre faveur aux impérieuses exigences d'une clientèle puissante comme aux captivantes, aux absorbantes recherches du laboratoire; nous les remercions, eux qui sont arrivés jeunes encore à la plus brillante situation scientifique, eux dont les travaux et les découvertes ont illustré leur nom jusqu'au delà des frontières, nous les remercions et les félicitons en même temps de n'avoir pas oublié, dans l'éclat de leur gloire ou l'apreté de leur étude incessante, de n'avoir pas oublié leur pays d'origine.

En venant aujourd'hui parmi vos compatriotes, messieurs les délégués de l'Académie de médecine, vous pouvez d'ailleurs vous croire encore un peu en famille, en famille médicale; car vous trouverez au milieu de nous plusieurs membres correspondants de votre docte Compagnie; vous trouverez les dévoués professeurs de notre Ecole de médecine, parmi lesquels vous avez été maintes fois appelés à siéger pour les examens de nos jeunes étudiants; vous trouverez enfin, à côté des médecins de nos divers hôpitaux, toute une pléiade de praticiens nombreux, attentifs à vos travaux et préoccupés du résultat de vos recherches.

Pour tous vous êtes donc loin d'être, je n'en dirai pas des inconnus, car ce serait injurieux pour tous, mais même des indifférents: vous êtes les maîtres qui découvrez les vérités, qui formulez les données scientifiques nouvelles; nous ne faisons que les appliquer de notre mieux à l'apaisement des communes souffrances. Nous sommes les uns et les autres des collaborateurs de la même œuvre, nous travaillons au même but, qui est la diminution de la misère humaine, l'amélioration du bien-être général, c'est-à-dire, en somme, un but toujours patriotique, puisqu'il se résume en cette seule fin: la conservation et l'accroissement des forces vives de notre pays. C'est pourquoi nous avons tenu à vous remercier, messieurs, d'avoir rendu notre tâche plus facile, à vous remercier du bien que vous nous avez aidé à faire, des moyens que vous nous avez fournis de combattre plus sûrement le mal. Au nom de nos confrères au dur labeur, au nom des malheureux qui souffrent et que vous nous permettez de soulager mieux, nous vous adressons, messieurs, l'expression de notre cordiale et dévouée sympathie, de notre très vive et profonde gratitude.

Mesdames et messieurs, il ne m'appartient pas seulement de remercier nos distingués compatriotes et de les charger de notre reconnaissance pour l'Académie de médecine, qui les a délégués parmi nous, il ne m'appartient pas seulement de confondre dans le même remerciement — je regrette de ne pouvoir ajouter: et dans le même salut — un autre membre de l'Académie, qui s'était fait une véritable joie de se joindre à ses deux collègues tourangeaux, et qu'une raison imprévue empêche au dernier moment de venir recevoir ici l'hommage d'affectueuse estime et d'admiration justement dû à ses mérites et à ses travaux: j'ai nommé M. le professeur Raymond, de St-Christophe, comme M. Raphaël Blanchard, dont j'aurai, je crois, suffisamment fait

l'éloge à vos yeux, en disant qu'il a été jugé le plus digne de succéder à l'illustre Charcot dans sa chaire de la Salpêtrière.

Je dois également saluer de tous nos respects M. le docteur X. Gouraud, médecin à l'hôpital de la Charité, le dévoué président de la Société protectrice de l'Enfance de Paris, le petit-fils du médecin en chef de l'hôpital de Tours qui donna ses premières leçons à notre grand Velpeau.

Il me faut aussi remercier les anciens et nombreux camarades de l'Ecole de médecine de Tours et de Paris, originaires ou non de ce département, qui, de près ou de loin, par leur présence effective ou l'envoi de leurs regrets émus, se sont unis à nous dans cette fête de commémoration des grands aînés dont l'infatigable volonté, les efforts énergiques, les œuvres magistrales ont contribué à créer et à rendre fameuse cette Ecole sans laquelle beaucoup n'auraient pu entreprendre ou continuer leurs études difficiles et acquérir par la suite une situation prépondérante.

Parmi ces excellents compatriotes qui, malgré la distance et leurs occupations, sont venus apporter à la Société Médicale et à notre Touraine ce témoignage d'affectueux souvenir et honorer de leur présence cette séance solennelle, je dois saluer ici, tout d'abord, M. le professeur J. Renaut, de la Faculté de médecine de Lyon, l'éminent président du dernier congrès des anatomistes; M. le Dr Moussu, de Saint-Laurent-en-Gâtines, le jeune et savant professeur de l'Ecole nationale vétérinaire d'Alfort, que je crois devoir féliciter en passant de la nouvelle récompense que vient de lui décerner tout récemment l'Académie des sciences; le Dr Ludger Cruet, de Vouvray, le sympathique président de la Société de stomatologie de Paris; l'aliéniste Doutrebente, et bien d'autres qui se sont modestement mêlés dans cette foule nombreuse et distinguée et dont je ne veux pas autrement troubler la modestie et la réserve.

Et parmi ceux qui, retenus par leurs obligations professionnelles ou la maladie, n'ont pu que du cœur, mais d'une façon charmante et bien affectueuse, se joindre à nous dans cette fête, il me faut citer MM. les docteurs Léon Marchand, de Tours, professeur honoraire à l'Ecole de pharmacie de Paris; Madamet, encore un Tourangeau d'origine, actuellement médecin de corps d'armée à Bordeaux; Verneau, de La Chapelle-sur-Loire, président de la Société d'anthropologie de Paris, professeur d'ethnographie à l'Ecole coloniale; Papillault, de Bléré, professeur adjoint à l'Ecole d'anthropologie de Paris; Raphaël Dubois, un de mes brillants camarades de l'Ecole de Tours, aujourd'hui professeur à la Faculté des sciences de Lyon et directeur de la station maritime de Tamaris (Var), auquel je joindrai notre maître à tous deux, le professeur Picot, de la Faculté de Bordeaux, qui lui aussi, se faisait une fête de venir participer à ce centenaire de la Société médicale d'Indre-et-Loire dont il fut longtemps le secrétaire général, et bien d'autres encore dont la liste serait trop longue à énumérer. A tous un cordial merci.

Je ne veux pas manquer d'adresser aussi nos remerciements aux Sociétés sœurs qui, dans cette ville, ont bien voulu prendre part à notre joie en nous envoyant pour interprètes de leurs sentiments des délégations amies: la Société d'agriculture, sciences et arts; la Société archéologique; la Société des Amis des arts; la Société artistique et littéraire; la Société de géographie, etc.

Il me faut enfin affirmer, et spécialement, avec toute la déférence qui leur est due, notre gratitude aux diverses autorités du département et de la cité, qui, en assistant ou se faisant représenter à cette séance, ont bien voulu nous apporter un gage inappréciable d'intérêt et de sympathie pour notre œuvre.

En nous témoignant cette sympathie et cet intérêt, dont nous sommes profondément fiers, les représentants de la ville et du département ne font d'ailleurs que continuer, eux aussi, les traditions de leurs prédécesseurs du siècle dernier, qui favo-

risèrent de tout leur pouvoir, encouragèrent par tous les moyens les intrépides et plus que dévoués fondateurs de notre Société Médicale.

C'est, mesdames et messieurs, avec un enthousiasme rempli d'émotion, avec les marques d'une considération qui ne se démentit jamais, d'une reconnaissance qui se manifestait sans cesse, que le préfet d'alors, M. de Pommereul, un général doublé d'un poète — ce qui paraît assez peu banal en ces temps encore bien troublés — et le maire, M. Cassin, reçurent la déclaration de constitution de la Société nouvelle.

Prenant pour devise cette formule aussi simple qu'expressive: *Lex nostra, publica salus*! les organisateurs de cette Société affirmaient dès leur première réunion, le 29 nivôse de l'an IX, qu'« ils ne pouvaient se permettre de loisir tant qu'ils trouveraient du bien à faire, ou des malheurs à prévenir ».

Leur premier président, Brunéau, dans son discours inaugural, « en les invitant à former une union amicale pour faire le travail en commun, montrait la gloire qui attendait chacun d'eux en particulier s'il savait bien mériter de l'humanité », et le secrétaire général Bouriat, complétant sa pensée et présentant l'avenir, se félicitait, sans fausse modestie, du bien que la Société allait désormais faire, engageant tous ses collègues à y coopérer et à faire plus, s'il était possible; que ce que leurs concitoyens devaient attendre d'une association qui donnait les plus grandes et les plus heureuses espérances.

Il déclarait, avec une louable franchise, que la première idée de cette association était due à Origet, ajoutant chaleureusement « qu'ils étaient précieux, qu'ils étaient chers à l'humanité les hommes pour qui le besoin de la servir est si naturel et si pressant qu'ils ne perdent aucune occasion de lui être utile! »

Tels étaient les sentiments qui inspiraient les fondateurs de la Société médicale, et leurs actes n'en ont été toujours que le fidèle reflet, la constante application.

Et cela se comprend de reste. Les larges idées humanitaires qui, sous l'influence des Encyclopédistes, imprégnaient en quelque sorte, depuis plus de vingt ans, l'esprit de la nation, avaient surtout envahi, conquis les intelligences cultivées, bien préparées d'ailleurs par cette forte éducation d'alors, tout imbuée de la douce et idéale philosophie de Socrate et de Platon.

Elevés dans ce courant d'idées, les fondateurs de la Société ne pouvaient faire autrement, en établissant une œuvre scientifique, médicale, que de lui donner immédiatement ce caractère particulier de dévouement à la souffrance, à la misère, de lui imprimer aussitôt ce sentiment de fraternelle solidarité dont sont pénétrés tous leurs écrits, dont on retrouve les traces à chaque page, pour ainsi dire, des intéressants comptes rendus de leurs travaux.

Tout d'abord « sans aide et sans autres moyens que sa bonne volonté et son intention d'être utile », comme le dit Origet lui-même, la jeune Société attend, chez l'un de ses membres, qu'on lui trouve un local digne d'elle; mais elle donne déjà la mesure de son activité régulière, de son infatigable attachement à la tâche élevée qu'elle s'est imposée. Elle se met à l'œuvre avec un zèle qui ne doit pas se ralentir, uniquement préoccupée du souci du bien public, et son dévouement toujours prêt n'a d'égal que son désintéressement toujours absolu.

Son premier acte est l'institution dans son sein d'un comité de bienfaisance pour les indigents, et rien n'est curieux, intéressant, comme l'espèce de comptabilité de la charité tenue à tour de rôle par les consultants, avec indication des maladies constatées et des traitements prescrits.

Puis c'est l'établissement d'un système topographique permettant de rechercher les causes fréquentes des fièvres intermittentes endémiques dans la région; enfin la création de feuilles d'observations météorologiques journalières, destinées

à servir l'année suivante de moyens de comparaison ou d'étude.

Ainsi, bureau de bienfaisance, commission d'hygiène signalant les foyers d'infection et les mesures à prendre ; bureau météorologique, puis l'institution de cours libres d'anatomie, d'accouchement, de thérapeutique, de concours entre médecins pour stimuler leur zèle, la Société médicale d'alors, véritable Encyclopédie vivante, organise tout cela, entourée de toute la considération des pouvoirs publics qui n'hésitent pas à la consulter souvent, et ne se doutant pas que de ces efforts spontanés, généreux, résulteraient, quelques années plus tard, la création de l'Ecole de médecine de Tours, d'où doivent sortir ensuite tant d'immortelles illustrations.

Mais ce n'est pas tout encore. Parmi tant de bienfaits et de services rendus, parmi tant de marques de dévouement à la chose publique, qu'on ne sait vraiment pas ce qui domine le plus chez ces grands aïeux ou de leur culte de la science ou de leur amour de l'humanité, un fait doit à jamais les désigner à la reconnaissance de tous.

Une découverte vient d'être signalée avec éclat, qu'on dit devoir mettre fin au développement d'une des plus hideuses et terribles épidémies, la variole : Jenner vient de trouver l'immortalité avec l'idée de son vaccin.

Immédiatement la Société médicale d'Indre-et-Loire, toujours à l'affût des concepts nouveaux, toujours avide de s'instruire pour faire profiter de son expérience ses concitoyens, charge un de ses membres d'aller étudier dans une ville où l'on vaccine les avantages et inconvénients de la nouvelle découverte, et celui-ci revient bientôt tellement émerveillé qu'il « fait, dit-il, hommage à la Société de la peine qu'il a prise de ce voyage ».

La Société reproduit avec ses seules ressources, et d'une façon épique que nous aurons plaisir à conter quelque jour, les expériences rapportées et, après leur complète réussite, constitue un comité de vaccine permanent, qui s'est d'ailleurs perpétué jusqu'à ces dix dernières années. Mais elle prend en même temps cette résolution qui l'honore, à savoir que la découverte nouvelle ne tournera pas au profit particulier des membres qui en étendront l'usage ; que si des personnes aisées doivent verser une somme proportionnée à leurs moyens d'existence avant de se faire vacciner, elles ou leurs enfants, les fonds en provenant ne pourront être retenus sous aucun prétexte, par aucuns de ses membres ou par la Société elle-même, mais seront employés au soutien des indigents qui se soumettront au vaccin et pendant le temps que durera le chômage occasionné par la vaccine.

N'est-ce pas là, mesdames et messieurs, un trait admirable de cet esprit de sacrifice et de solidarité, de ce désintéressement absolu que je disais caractériser les généreux fondateurs de cette Société, et dont on retrouve l'empreinte dans le formulaire même, dans les termes du protocole de réception de ses nouveaux membres ? Ceux-ci en effet, après avoir été avertis de l'acceptation de leur candidature, soumise à de certaines conditions, devaient, avant leur admission, promettre solennellement sur l'honneur, de faire tous leurs efforts pour contribuer à la gloire de la Société, s'occuper sans cesse des moyens d'être utile, à leurs concitoyens, et communiquer sans restrictions à leurs collègues les découvertes qu'ils pourraient faire pour l'avancement de l'art de guérir.

C'est là de l'abnégation pure, c'est bien l'expression du dévouement le plus complet à l'humanité, doublé d'un désintéressement qui pourra paraître invraisemblable en ce nouveau siècle, où semblent devoir se disputer tant d'ambitions mesquines et personnelles, où cherchent à triompher, par les moyens les plus rapides, tant d'égoïsmes étroits et vils, en face desquels il était bon de placer, dès à présent, comme un flambeau lumineux et réconfortant le rayonnant spectacle de ces vertus d'un autre âge.

Les exemples en fourmillent à chaque page, pour ainsi dire, du registre, ou, comme on disait alors, du « pluvitif » des délibérations de la Société, et s'il me fallait les énumérer tous, je risquerais de lasser votre admiration même, et manquerais quelque peu de correction en gardant si longtemps la parole au début de cette séance.

Vous me pardonnerez, je l'espère, mesdames et messieurs, d'avoir abusé de mon privilège de président ; mais ayant conservé un culte profond pour les œuvres de ces généreux aînés de la grande famille médicale tourangelle à qui nous devons ce que nous sommes, j'ai voulu faire passer en vos esprits la vénération qu'en les lisant j'ai ressentie pour ces maîtres en l'art de bien faire ; j'ai voulu prouver que c'eût été plus que de l'ingratitude et de l'inconvenance de laisser se perdre dans la poussière de l'oubli l'exemple de tant de vertus, le souvenir de tant de services. J'ai voulu, en un mot, montrer que la Société médicale actuelle avait eu raison de fêter aujourd'hui son Centenaire, puisque c'était la glorification des grands ancêtres qui, simplement, sans bruit, sans ostentation, sans intérêt personnel surtout, ont donné aux générations nouvelles le plus bel exemple du culte de la science et du dévouement à l'humanité.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Tout à l'heure deux confrères distingués, pris l'un parmi les anciens présidents de la vieille Société médicale, l'autre parmi les plus jeunes membres correspondants de la Société reconstituée, vous diront quels hommes utiles, éclairés, elle a pu produire dans le cours du siècle qu'elle vient d'achever.

M. le docteur Houssay, déjà remarqué par des études historiques d'un grand intérêt, vous montrera dans la suite progressive de cette Société l'action des idées médicales du temps sur ses principaux membres, et inversement l'influence des travaux de certains d'entre eux sur la marche générale de la médecine en France, signalant au passage les physionomies qu'il jugera plus dignes de votre attention.

M. le docteur Le Double, le savant professeur d'anatomie de notre Ecole de Tours, à qui déjà l'Académie de médecine a ouvert largement ses portes, vous fera ensuite avec sa grande érudition ordinaire, avec son magistral talent d'exposition, la peinture exacte, très intéressante et très documentée, de celui que l'on doit plus particulièrement fêter en cette journée du Centenaire de notre Société médicale d'Indre-et-Loire, le grand homme de bien qui en fut le véritable fondateur et longtemps le président, Origel, dont je suis heureux de saluer ici sympathiquement l'un des derniers descendants indirects.

Avant de céder la parole à ces deux excellents confrères, un mot encore, ou plutôt un engagement et une promesse devant les éminents représentants de la plus haute Assemblée médicale de France. C'est que la Société médicale d'Indre-et-Loire, bien que sans bruit aussi, travaille et cherche à imiter le zèle de ses aînés.

Celle de 1801, enthousiaste des découvertes nouvelles, avait, dès ses premières séances, constitué en son sein un comité d'action contre le fléau terrible de la variole. Celle de 1901, imbuée des idées bactériologiques modernes, émue d'autre part, des progrès continus de la tuberculose en notre pays, a constitué de même un comité d'action, une Ligue, pour employer le mot adopté, contre les ravages de ce fléau bien autrement meurtrier, tout en étant moins terrifiant d'aspect que le précédent.

En dehors de ce comité d'action, qui déjà vit de sa vie propre, indépendant et commençant à faire le bien autour de lui, la Société médicale a son existence personnelle, particulière, discutant tranquillement, avec calme, avec dignité, les questions difficiles qu'elle rencontre le long de sa laborieuse carrière, et cherchant dans une étude constante les solutions les plus favo-

rables. Elle a pris pour tâche celle de ses anciens : travailler sans relâche à l'enseignement mutuel de ses membres, en même temps qu'à l'étude des meilleurs moyens de destruction des communes misères.

C'est là un idéal, un programme qui suffit à son ambition : c'est là une œuvre pour laquelle elle n'attend d'autre récompense que l'inappréciable satisfaction du devoir accompli, la conscience d'un peu plus de savoir acquis, d'un peu plus de services rendus, la joie intime et pure enfin d'avoir essayé d'ajouter un peu, si peu que ce soit, au domaine de la science, à la gloire de la patrie, au bien de l'humanité !

DISCOURS DE M. ALBERT ROBIN,

Membre de l'Académie de Médecine.

Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris.

Médecin de l'Hôpital de la Pitié, délégué de l'Académie de Médecine aux fêtes du Centenaire.

MESSIEURS,

Vous avez eu raison de croire que l'Académie de Médecine de Paris s'associerait de tout cœur à la fête qui célèbre aujourd'hui le Centenaire de votre Société, fondée le 27 nivôse de l'an IX de la République Française, en cette Touraine, patrie de Rabelais, l'un des libérateurs de la pensée humaine, et de Descartes qui fut un grand philosophe, puisqu'il entrevit le rôle de la cellule dans la formation des êtres organisés, et qu'il défendit la circulation du sang contre les anathèmes de l'enseignement officiel à la Faculté de Médecine.

Nous sommes fiers avec vous, Messieurs, de votre terre natale, de votre Touraine, fleurie de science, d'art, de littérature et de patriotisme : qui eut le redoutable honneur d'être par deux fois, à des heures sombres de notre histoire, la capitale de la France et le boulevard de ses suprêmes espérances.

En dehors des nombreux actes de bienfaisance publique et privée qui figurent à son actif, la Société médicale d'Indre-et-Loire a exercé, sur l'évolution médicale du XIX^e siècle, une influence considérable. La première, elle adopta, expérimenta et répandit la magnifique découverte de Jenner, et par les recherches qu'elle vulgarisa sur les foyers d'infection, les causes d'insalubrité et la nature animée de la contagion, elle prit sa place au rang des bons ouvriers qui préparèrent l'avènement de la synthèse bactériologique dont s'enorgueillissent à juste titre les dernières années de ce siècle de la médecine.

D'autres, mieux que moi, feront revivre les hautes figures des grands hommes de science et d'humanité qui sont sortis de votre sol fécond : de Bretonneau, de Velpeau, de Trousseau, ces gloires incontestées ; de Henri Gouraud, dont je vois ici le fils et le petit-fils, dignes héritiers d'un nom justement respecté et qui continuent les belles traditions de leurs ancêtres : de Herpin, de Baillarger, de Moreau, de Tonnellé, de Charcelay, des Thomas, des Bodin, et de tant d'autres encore parmi lesquels vous me permettrez de nommer l'un des derniers disparus, Michel Duclos, le savant modeste, le praticien accompli, le premier éducateur de Joseph Renaut, notre maître en anatomie générale ; Michel Duclos qui éclaira le mystère des chloroses, et dont les observations cliniques sont confirmées par les recherches les plus récentes de la chimie biologique.

Mais, de tous ces noms, celui qui brille du plus splendide éclat, c'est celui de Bretonneau, l'humble petit officier de santé de Chenonceaux, le génial observateur qui, aux lumières de la clinique seule, constituant les entités de la diphtérie et de la dothiéntérie, fut le créateur de la pathologie spécifique infectieuse, que, 50 ans plus tard, notre Pasteur devait asseoir sur l'impérissable base de l'expérimentation.

Bretonneau ! Cet admirable savant fut aussi le modèle du dévouement et de la grandeur professionnelle. Je veux vous en citer un exemple qui n'est connu que de moi, et peut-être aussi de mon ami Chaumier, votre éminent vice-président, car son honorable père, un brave et consciencieux praticien de

village, en fut témoin. Bretonneau, très âgé et qui avait à peu près renoncé à la pratique médicale, fut appelé en consultation, il y a quelque 45 ans, dans la commune de St-Flovier, auprès d'une personne aisée du pays. La consultation terminée, la famille remit à Bretonneau ses honoraires en une enveloppe cachetée qu'il glissa dans sa poche. Il allait remonter dans la carriole qui l'avait amené, quand un vieil homme en haillons s'approcha et lui demanda s'il consentirait à voir au hameau de la Parauderie, à quelques minutes de là, une pauvre femme très malade. Avec un bon sourire, Bretonneau accepta, mettant en pratique ainsi cette formule des fondateurs de votre Société qui "ne devaient se permettre aucun loisir tant qu'ils trouveraient du bien à faire ou du malheur à prévenir". La malade occupait une misérable chambre enfumée, basse, au sol de terre battue. Elle était là, décharnée, étendue sur une pailleasse sordide, en ce réduit de misère. Bretonneau l'examina longuement et lui dit : "Ma bonne femme, ce qu'il vous faut, c'est du grand air, du soleil, puis une bonne nourriture avec du bouillon, de la viande et du vieux vin." Ayant dit cela, il jeta un court regard sur la lamentable décrépitude de la masure, puis cherchant sa poche, il en sortit l'enveloppe fermée qu'on venait de lui donner, et discrètement presque timidement, il la mit dans la main de la pauvresse.

Les années, Messieurs, les longues années oubliées, ont passé sur ce souvenir sans l'atteindre, et en ce jour de fête, j'aime à évoquer devant vous, avec une émotion que je sens partagée, la mémoire de l'illustre vieillard, à la longue redingote flottante, à la cravate blanche plutôt défraîchie et mal nouée, au large et vieux chapeau brossé de travers, que transfiguraient le désintéressement et la bonté et dont le cœur ardent, sous des dehors austères, débordait d'infinie et de généreuse pitié.

En me laissant aller à ces lointains souvenirs, Messieurs, je ne veux pas oublier ce que l'Académie de Médecine de Paris m'a chargé de vous dire. Elle, qui a compté et compte encore parmi ses membres titulaires et correspondants tant de fils de la Touraine, est heureuse de prendre part à votre Centenaire. Elle tient en juste estime les travaux par lesquels vos prédécesseurs et vous avez honoré la médecine. Elle sait de quelle haute et noble main vous tenez le drapeau de la science, de l'honorabilité et du devoir professionnel, et elle accompagne de tous ses vœux l'entrée de la Société médicale d'Indre-et-Loire dans le deuxième siècle d'une ère que vous continuerez à faire grande pour l'honneur de la Patrie et pour le bien de l'humanité !

ESQUISSE HISTORIQUE DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE DE TOURAINE.

Ses origines, ses fondateurs, ses membres, son but, ses œuvres.

Par le docteur FRANÇOIS HOUSSAY.

« On dict et voire est que tout édifice est œuvre et maçonnerie l'une pierre après l'autre,

Dit Messire Jehan Froissard dans ses Chroniques de France,

« Aussi les sciences sont extraites et compellées de plusieurs clercs. »

C'est à quelques-uns de ces clercs de l'autre siècle, — Mesdames, Messieurs, — que nous venons rendre, dans une solennité que l'on ne saurait trop fêter, un reconnaissant hommage en essayant de faire revivre, l'espace d'un instant, ces modestes artisans de la science, depuis longtemps emportés, par le tourbillon, dans les cendres de l'oubli.

Je veux, vous le savez, vous parler des fondateurs de la Société Médicale de Touraine, ces confrères d'un autre âge qui nous ont précédés dans une carrière tour à tour si dénigrée et si enviée, de ces ouvriers de la première heure à qui nous de-

vons d'être et qui ont, avec leurs descendants, si largement contribué à l'édifice dont parle Froissard.

Cette mission eut mieux appartenu à une voix plus mûre et plus autorisée, mais je m'incline devant les circonstances et suis heureux de l'occasion qui me permet d'apporter, ne fut-ce qu'un atome, à l'édification générale, en donnant un aperçu rapide des hommes et de leur œuvre.

Puis-je mieux exprimer ma gratitude à la Société Médicale qui m'a ouvert si hospitalièrement ses rangs, à l'Ecole de Médecine de Tours dans laquelle j'ai puisé les premiers principes, — et n'est-ce pas remercier l'une et l'autre dans la personne des maîtres qui m'ont aidé de leurs lumières et de leurs conseils, que de retracer le passé glorieux des ancêtres dont le souvenir plane au dessus de nous.

Passé glorieux, dont l'apologie tant de fois esquissée ne me laisse plus que l'humble rôle de compilateur que j'accepte au souvenir de cette pensée de Montaigne :

« Quelqu'un pourrait dire de moi que j'ai seulement fait « ici un amas de fleurs étrangères, n'y ayant fourni du mien « que le filet à les lier. » C'est le filet seul que j'offre, mais je m'en excuserai en demandant avec Musset qui pourrait se vanter de... « Dire une seule parole que quelqu'un ici-bas « n'ait pu dire avant vous. »

Bien que souvent répétée, l'histoire de nos origines n'en offre pas moins d'intérêt, car en sciences comme en toutes choses, la longévité est un titre de gloire.

La science, née d'hier, n'est que la fille du passé ; et de même que les sages, vieillissant dans l'expérience, n'accordent leur crédit qu'aux hommes dont les hivers ont blanchi la tête, de même les fronts s'inclinent respectueux quand ces hivers se comptent par siècles.

Depuis longtemps inscrite dans les Annales de l'histoire, l'Ecole de Tours remonte à cette époque de la belle civilisation romaine en Gaule où Cæsarodunum, capitale de la III^e Lyonnaise, était une ville libre et riche, entourée de remparts construits sous l'empereur Hadrien, possédant, comme toutes les grandes cités, des temples nombreux, des arènes, un Sénat et une Académie fondée par Gratien.

Empruntée à la civilisation grecque, qui avait heureusement envahi l'Empire, cette Académie est le premier vestige connu de l'enseignement médical dans les Gaules.

Episcopale avec les Mérovingiens, elle s'entoura, sous les Carolingiens, de plusieurs asiles qui se groupèrent autour du tombeau de saint Martin, où les malades nombreux, continuant les traditions des sanctuaires païens, venaient demander leur guérison au grand thaumaturge de Touraine, qui, pour les foules croyantes, avait remplacé les ombres évanouies et trop vieilles du divin Apollon et du grand Asclépias. La destinée de cette Académie fut de briller, car successivement elle vit passer le savant Alcuin, Raoul Le Clerc qui apportait de Salerne l'enseignement de la médecine grecque et les nouveautés de l'Ecole Arabiste, les moines de la Collégiale de Saint-Martin et de Saint-Venant, l'archevêque, Estienne de Bourgueil qui fonde, rue Serpente, à Paris, le collège de Tours ; Pierre de Broce, chambellan de saint Louis ; Nicolas Prévot et Thibaut Les Pleigney illustres apothicaires ; Louis Burgensis, médecin de François I^{er} ; puis enfin, au moment de la féconde période de la Renaissance, où ils parurent comme deux météores, le grand maître Rabelais et Léonard de Vinci, dont la Touraine fut la patrie d'élection, et qui, sans avoir porté la robe du médecin, y a droit par ses connaissances anatomiques et physiologiques.

Puis ce furent d'autres illustrations : depuis le xv^e siècle, François Citoys, médecin de Louis XIII et de Richelieu ; Poirier, premier médecin de Louis XIV ; Dom Legay, le frère André de Marmoutiers et surtout René Descartes qui, au même titre que

Léonard de Vinci, tient une si grande place dans la phalange scientifique qu'ils honorent.

A ces noms ajoutons ceux des maîtres du collège de chirurgie, Désormeaux et Daligny, les titulaires de la chaire de principe, Gravelot de l'Espine, Brossillon, Léger, Demarcé, Bobière, Moreau et Despagne qui se partagèrent l'ostéologie, la médecine opératoire, l'anatomie, l'obstétrique et la pathologie, et enfin Deslandes et Nobileau nommés par la confrérie des chirurgiens pour désigner un député aux Etats Généraux en 1789.

Voilà quelles étaient les personnalités les plus marquantes de la médecine en Touraine, au moment où disparut le Collège de chirurgie qui avait continué les traditions de sciences et de travail de plus en plus affirmées par cette évolution séculaire.

Un nom mérite encore ici sa place, le dernier de cette longue et glorieuse période qui clôt le xviii^e siècle, Heuteloup, dont les brillantes études, commencées à l'Hospice de la Charité, furent le début d'une carrière qui se serait terminée par la campagne de Russie, dont il devait faire partie comme chirurgien en chef de la Grande Armée, si la mort ne l'avait foudroyé au moment où il organisait les services.

La perturbation amenée par la Révolution devait nécessairement atteindre l'enseignement médical.

En supprimant les corporations, la décision, prise par l'Assemblée constituante, dans la nuit du 4 août, atteignait toutes les maîtrises ; et en 1793, le Collège royal de chirurgie, régulièrement institué depuis 1766, grâce au duc de Choiseul et à de La Martinière, premier chirurgien du roi, n'existait même plus de nom.

La tourmente passée, la science n'attendait qu'une énergie pour reprendre son essor.

Un chirurgien des armées de la Vendée, Antheaume, ouvrait déjà un cours d'anatomie dans son amphithéâtre de la Visitation ; et, à quelques mois de là, Herpin commençait celui d'accouchement.

Affolés, par ces temps de trouble et de désarroi, les esprits n'étaient pas encore remis de leur frayeur, l'étonnement cessait à peine, quand un groupe de médecins, aux idées généreuses, et que leur indépendance d'esprit avait laissé indifférents aux passions révolutionnaires se réunirent le 29 nivose, an IX (1801) et décrétèrent la fondation d'une Société médicale qui devait être pour eux un centre de lumière et un moyen de rendre service à la généralité. Après avoir officiellement et gratuitement organisé des cours, ils sollicitèrent des pouvoirs constitués l'établissement d'une École, destinée à continuer l'ancien Collège royal de chirurgie et la permanence d'un comité de vaccine qui, depuis quelque temps, fonctionnait à la Charité.

L'activité et le dévouement dont firent preuve ces hommes de bien n'étaient pas le résultat d'un enthousiasme passager, car ils avaient une large idée de leur mission, une abnégation absolue, conséquence de cette forte et saine éducation puisée dans la vue sans cesse renaissante de la souffrance et de la misère humaine qui, comme un mal éternel et un opprobre constant, assombrit tout ce qu'il y a de beau dans la vie.

Dans cette exode toute nébuleuse de l'esprit humain où l'étude des Encyclopédistes avait donné un nouveau concept de la confraternité sociale qui jusque-là était restée à l'état embryonnaire, on est fort étonné de voir l'établissement d'un projet d'une si grande profondeur d'idées.

Il faut bien se pénétrer des intentions de ce groupe d'esprits d'élite pour concevoir son but tout désintéressé et empreint d'une haute idée humanitaire dictée par le devoir bien compris et indiscuté. L'époque à laquelle ils vivaient, sentencieuse comme toutes celles qui pensent régénérer le monde, était

féconde en devises et, pour ne pas déroger aux habitudes, ils écrivirent en tête de leurs règlements :

« Lex nostra, publica salus. »

« Le salut public est notre loi. » On ne saurait leur reprocher ce léger emphatisme qui était plutôt un vestige du purisme des deux siècles précédents qu'une preuve de fatuité qui leur fut personnelle, mais la seule chose qu'il faille constater, c'est que cette devise dicta toujours leur conduite ; et dans le préambule du procès-verbal de fondation ils synthétisent leur idée en affirmant qu'ils s'interdiront tout loisir tant qu'ils trouveront du bien à faire ou des malheurs à prévenir.

Cette pièce, une des plus précieuses que nous possédions, est un monument qui annonçait le début d'une ère nouvelle, toute d'altruisme voulu, non subit, donnant une haute idée du rôle social et spontané qu'est appelé à jouer le médecin à côté de celui que les circonstances ne le déterminent que trop souvent à tenir.

« Hercule, fatigué de sa tâche éternelle,

« S'assit, un jour, dit-on, entre un double chemin,

« Il vit la Volupté qui lui tendait la main,

« Il suivit la Vertu qui lui semblait plus belle. »

De même firent ces hommes généreux. Oublieux des plaisirs, ignorants de la morale de l'intérêt personnel et des théories de La Rochefoucauld, négligeant leur fortune facile à une époque encore troublée, ils n'eurent en vue que le bien général et tous leurs efforts convergèrent vers ce but.

Il leur fallait un local. — L'un d'eux, Bourriat, prête sa maison et après avoir signé le procès-verbal de fondation, vite ils élaborent les statuts qui régissent encore la Société.

Ces signatures sont celles de :

Jacques Sébastien Bruneau, médecin de l'hospice général ; François-Victor-Joseph Barbier, chirurgien ; Bernard Félix Bourriat, médecin ; Jean-Baptiste Duperron, médecin de l'Hôtel Dieu ; Jean Baptiste Dufour, chirurgien ; Charles Nicolas Durand, doyen des pharmaciens ; Emmanuel Chambert et Louis Moreau, médecins ; Louis Frisch et Louis Metges, pharmaciens ; et enfin le vénérable promoteur de la Société Jean Origet, médecin de l'Hôtel Dieu, que Monsieur le professeur Le Double dont nous espérons apprendre bientôt la nomination comme membre associé de l'Académie de Médecine, va nous faire connaître dans un instant.

Sitôt constituée et fidèle à son programme, la Société médicale améliore l'état des maisons hospitalières. Puissamment aidée par le général baron de Pommereul, préfet d'Indre-et-Loire, elle centralise les malades à la Charité, plus tard hospice général, et organise les cours d'une nouvelle école de médecine qui sera définitivement officielle par une ordonnance royale rendue en 1841, Villemain étant ministre de l'Instruction publique.

Mais laissons l'Ecole si prospère sous l'habile et dévoué direction de maîtres connus et appréciés du monde savant, pour parler de ces philanthropes dédaigneux du lendemain et avides de cette grande charité universelle au nom de laquelle ils créaient un centre d'assistance où l'humanité avait tant à gagner.

La Société, qui s'était formée avec Bruneau comme président, Origet, vice-président, eut bientôt de nombreux adhérents et compta parmi ses membres correspondants et ses membres actifs des hommes dont la plupart ont laissé un nom dans les Annales de la science contemporaine.

Nous avons déjà cité Bourriat, le propagateur de la vaccine en Touraine, Bruneau d'Amboise, médecin du duc de Choiseul ; Origet, dont la ville de Tours a honoré la mémoire en donnant son nom à l'une de ses rues ; Louis Tonnellé, médecin de l'hôpital Saint-Gatien, mort en 1847, le dernier survivant des membres fondateurs.

Puis ce furent :

Claude Jean Delaunay, professeur de chimie au Musée, membre de l'Académie de Turin et de la société des sciences et arts de Tours, médecin de l'hôpital militaire établi à Marmoutiers pour les blessés de l'armée de l'Ouest ;

Louis Sylvain Léger, chirurgien des prisons et maisons d'arrêt, ancien membre du Collège de chirurgie de Tours ;

René Roullier, professeur de botanique, membre des sociétés des sciences et arts et d'agriculture ;

Paul Deslandes, membre des sociétés d'agriculture de Tours et de Senlis ;

Pierre Baigneux, professeur au Musée ;

Jean Pierre Mignot, membre du Collège de chirurgie de Troyes, agrégé à celui de Tours ;

En l'an X, Félix Herpin, docteur en médecine et en chirurgie de l'Ecole de Paris ;

Martin Fidèle Denis, ingénieur du corps des Ponts et Chaussées ;

Charles Varin, médecin de l'hospice ;

Pierre-René Lecamus et Louis-René-Luc Leclerc, médecins à Tours ;

Claude Godefroy et Jean Anthime Margueron, le fondateur du Jardin botanique.

Puis d'autres encore :

Pipelet, fils du chirurgien Pipelet, herniaire de la famille royale ; Lusardi de Lille, médecin oculiste de l'archiduchesse Marie-Louise ; Crozat, Guimier, Desbrosses, Besnard, Parmentier, Mascarel, Châtelain, chirurgien d'Azay ; Bretonneau sur lequel nous reviendrons et deux noms toujours dignement et sympathiquement portés : Bodin de Saint-Paterne et Gouraud de Tours, les deux premiers protecteurs de Velpeau.

Cette longue énumération de noms, qui serait fastidieuse si elle n'était justifiée, prouve que ces réunions médicales étaient un centre de relations entre les esprits scientifiques d'alors.

Ce n'était pas par habitude que les membres de la Société étaient assidus aux séances, il existait entre eux un lien étroit de solidarité, la noble émulation du bien. On y lisait les travaux bien pensés, des observations personnelles souvent originales et fort judicieuses et on discutait sur des travaux relatifs aux sciences médicales.

Souvent même des questions d'un intérêt capital furent mises au concours et couronnées de succès.

Les noms des auteurs nous renseigneront encore mieux :

Charles Narbonneau — que nous retrouvons sous le nom de Carbonneau dans l'œuvre de Balzac — fait des recherches sur la monomanie du suicide. Hulin Origet publie un travail intéressant sur la différenciation de l'hystérie et de l'épilepsie si souvent confondues par le vulgaire ; Herpin de Tours signale un cas, extrêmement rare, alors inédit, de dystocie fœtale ; Haime, pour lequel son élève Velpeau, à propos d'une communication faite à l'Académie des sciences par Jobert de Lamballe, « sur le mode de formation du cal », revendique l'honneur de la découverte de l'ossification des muscles qui facilita à Duhamel ses recherches sur l'ossification du périoste ; François, membre de l'Académie de médecine, s'appuyant sur des idées, maintenant abandonnées, étudie comme hypnotique les propriétés de la thridace tirée du suc de laitue.

Orye de Bourgueil, membre correspondant de l'Académie de médecine, et Francisco Xavier Laso de Cadix apportent en même temps à la Société des observations d'autant plus précieuses sur des xiphopages et des ischiopages que Geoffroy Saint-Hilaire créait à cette époque la tératologie.

Et enfin Bretonneau dont l'intelligence précoce avait été remarquée, puisqu'il fut choisi dans son district et envoyé par le département de Loir-et-Cher à l'Ecole de Santé de Paris fondée récemment par la Convention.

Bretonneau, qui faisait partie de cette pléiade illustre dans laquelle on remarque Dupuytren, Richerand, Récamier, Guer-

sant, Esquirot et tant d'autres non moins célèbres, fut l'initiateur d'une ère nouvelle pour la médecine.

Ses succès mérités lui avaient attiré de nombreuses inimitiés qui l'empêchèrent de pouvoir reconstituer officiellement l'Ecole dont il aurait été le premier directeur, mais il en resta cependant le chef incontesté et ses deux plus brillants élèves furent Trousseau et Velpeau.

Ce n'est pas seulement par ses études approfondies sur la dothiéntérie, la diphtérie et par son invention des tubes capillaires grâce auxquels la vaccine se propagea dans le monde entier que s'est illustré le maître, mais par l'ensemble de ses théories. En élevant comme il le fit, sur les ruines du physiologisme et du prétendu rationalisme en thérapeutique, la doctrine de la spécificité et de la transmission parasitaire des maladies infectieuses, il devait forcément modifier le cours des idées médicales et révolutionner la science.

Mais s'il fut le père de la trachéotomie si longtemps et si vainement conseillée avant lui par Stoll et Caron, nous lui devons, avons-nous dit, Trousseau, l'élève chéri du maître et Velpeau, l'ex-apprenti forgeron de Bresches.

Si Bretonneau eut des conceptions géniales, ses deux disciples en eurent d'aussi profondes, et luttant toute leur vie, chacun de façon différente, avec une persévérance couronnée par le triomphe, ils devinrent non seulement ses interprètes, mais ses émules, ses égaux.

Tandis que Trousseau, le thérapeute distingué, d'une éloquence facile et attrayante qui n'a jamais été surpassée en médecine, avait peu d'aspirations pour les abstractions de la philosophie pure et représentait l'art qu'il regardait comme un don divin, Velpeau, dont la vie entière s'est passée dans l'étude des connaissances physiologiques et naturelles, était la science, et insensiblement, devenait, sans le vouloir, le chef ostensible de l'Ecole.

Tous les deux firent toujours planer au dessus de l'humorisme et du solidisme, officiellement professés depuis le XVIII^e siècle, les doctrines bretonniennes sur la spécificité des maladies, les médicaments spécifiques qui leur correspondent, et sur la substitution qui les modifie, les enraye, les annihile, retirant pour la chirurgie cette obligation d'être médicale dans son essence et dans son principe.

C'est à Velpeau, du reste, qu'on doit cet axiome irréfutable, malheureusement trop prouvé par l'expérience journalière que « toute plaie est une porte ouverte à la mort. »

La médecine actuelle se résume en cette seule phrase si tristement éloquent dans sa simplicité.

Dans cette triade de génie, dont la Touraine, fière à juste titre, a perpétué le souvenir par un monument, que dire de plus, Mesdames, Messieurs, sinon que sous l'intuition de Bretonneau, Trousseau et Velpeau furent les fondateurs impérissables d'un enseignement et d'une méthode dont ils jetaient les premières bases.

Notre grand chansonnier Béranger, qui, dans la Société de Bretonneau, s'était initié aux idées médicales de son ami et connaissait ses théories sur les maladies virulentes, le conjurait en 1840 — comme le prouvent les lettres qu'ils échangèrent à ce sujet — de rechercher le vaccin de la peste et de la rage. Velpeau, qui dès 1842, au dire de son interne Richet, se passionnait déjà pour la micrographie, émettait bien haut cette idée que la doctrine de Broussais sur l'inflammation était insuffisante et ne pouvait plus gouverner la pathologie.

C'était à l'hôpital de Tours, où deux ans plus tard devait le rejoindre Trousseau, qu'il avait saisi de la bouche même du maître ce que cette doctrine avait de paradoxal et de systématique, et compris qu'elle était l'écueil fatal et inévitable de l'école d'observation destinée à prendre un jour la place de l'Ecole physiologiste du Val-de-Grâce.

Prétention énorme pour l'époque et cependant fondée, car

si Velpeau fut le précurseur de Virchow, il a été également celui de Pasteur dont les découvertes furent pressenties par Trousseau qui, avec cette perspicacité propre aux grands esprits, en avait deviné la portée.

Trousseau s'intéressait à ses travaux et savait, comme il le disait lors d'une de ses plus brillantes et dernières leçons de clinique de l'Hôtel-Dieu « voir dans le gland d'un chêne la « membrure du navire qui sillonne l'Océan ».

C'est grâce aux découvertes de nos grands Tourangeaux, que l'Ecole de Pasteur a développé, par une vulgarisation géniale et puissante, l'idée-mère de toute notre pathologie : et c'est grâce à l'esprit critique et synthétique de ce grand remueur d'idées, qui passa sa vie à faire comprendre le rôle pathogénique des infiniment petits, que s'est établie la notion parasitaire des maladies contagieuses qui, pour le monde savant, fut une lumière et une libération.

Car c'est une conquête mémorable d'avoir prouvé, par la théorie des ferments, que l'air est le véhicule du microbe infectieux, et d'avoir matériellement réalisé les idées de Bretonneau qui, jusqu'alors, avaient paru chimériques.

Aussi avons-nous le droit et le devoir de dire, après M. Lucas Championnière, que de Pasteur et de Lister seulement date la naissance de la chirurgie opératoire et scientifique.

Avec Velpeau et Trousseau, Bretonneau laissait d'autres élèves, dignes continuateurs de son enseignement, et dont les noms, aussi justement estimés que respectés, sont encore dans la mémoire d'un grand nombre d'entre nous.

Tonnellé fils, membre correspondant de l'Académie de Médecine, laisse des preuves durables de sa bienfaisance, et l'Ecole et la ville de Tours lui doivent une égale gratitude ; Gendron prouve, par des faits concluants, la contagion de la dysenterie sporadique :

Miquel tente l'inoculation des fièvres éruptives et essaye, avec succès, la noix vomique dans l'amaurose ;

Moreau de Tours, un des élèves préférés du maître, devient un aliéniste distingué ;

Leclerc, fils de Louis-René-Luc Leclerc, un des fondateurs de la Société, est l'auteur d'un travail remarquable sur le sommeil des sensitives et prescrit, le premier, l'emploi de la belladone dans le choléra asiatique ;

Saturnin Thomas, puisant ses doctrines dans les maîtres de l'antiquité, regarde, à la suite de Cœlius Aurelianus, les ulcérations de la muqueuse intestinale comme constituant le caractère anatomique de la dysenterie, et devient un fervent adepte de l'anthropologie, considérée, par lui, comme la base des sciences médicales ;

Giraudet écrit l'histoire bien connue de la ville de Tours ;

Charcellay, après avoir constaté les altérations caractéristiques du mal de Bright, professe que l'œdème des nouveaux-nés a souvent pour cause une néphrite albumineuse produite par le froid ;

Brame, qui dans une dissertation sur la matière protogénique dans les trois règnes, établit une théorie aussi séduisante que savante sur l'unification de la cellule chez les êtres animés et inanimés, et envoie à l'Académie des Sciences, un travail, non moins intéressant sur l'état utriculaire du soufre, travail inséré dans la « Revue des Savants étrangers. »

Enfin, parmi les morts de la dernière heure, citons : Félix et Octave Herpin, Hippolyte Thomas ;

Courbon, dont les observations d'ethnographie chirurgicale et les découvertes botaniques, en Abyssinie, furent appréciées, puisqu'une des salles du Muséum porte son nom ; et, plus près de nous, notre maître, le professeur Duclos, mort après une belle vieillesse, regretté de ses malades et de ses élèves pour lesquels il fut un maître précieux et dévoué.

Michel Duclos possédait une mémoire heureuse, riche en

citations choisies, un esprit critique, un scepticisme tout pyrrhonien qu'il savourait avec délices, en le gisant des bribes de son esprit plein de finesse; et s'il n'a publié que de courtes monographies parmi lesquelles figurent son traitement de la pneumonie par la digitale, ses recherches sur la strychnine dans l'anaphrodisie et l'emploi du calomel à doses refractées, il a laissé du moins le souvenir d'un observateur puissant, sagace et attentif, plein d'initiative, méticuleux, consciencieux et patient, le type classique du clinicien.

Nul doute, qu'avec une telle réputation, la Société Médicale de Tours n'eût compté, parmi ses membres correspondants, de nombreuses illustrations de France et de l'étranger.

A l'étranger, ce fut Jenner, l'inventeur de la vaccine, des médecins de Suisse et d'Allemagne, d'Espagne et d'Italie, de Belgique et des Pays-Bas, de Russie et des Etats-Unis qui envoyèrent souvent des communications intéressantes.

En France, pour ne citer que quelques noms, ce furent des professeurs de la Faculté de Paris : Hallé, Chaussier, Portal, Orfila, Sédillot :

Tourrelet, professeur à l'Ecole des Chartes, et un des grands propagateurs de la vaccine en France, botaniste distingué, élégant traducteur de Quinte Curce, des Odes de Pindare et des œuvres de l'empereur Julien ; Chaptal, comte de Chanteloup, qui, de professeur à la Faculté de médecine de Montpellier, devenu ministre, sénateur de l'Empire, grand-croix de la Légion d'honneur, pair de la Restauration, use de son influence pour faire transformer l'Ecole libre de médecine de Tours en Ecole officielle d'enseignement supérieur.

Les Archives conservent, en plus des lettres de Bretonneau, Velpeau et Trousseau, celles de Corvisart, médecin de Napoléon et le maître de Bretonneau : Piorry, l'inventeur de la plesiométrie ; Dutrochet, l'ingénieux auteur de l'endosmose et un des réels créateurs de la théorie cellulaire :

Gintrag, le fondateur de la Faculté de Bordeaux, remerciant la Société médicale de l'honneur qu'elle leur avait fait en les admettant dans ses rangs.

On rapporte que lorsque Pasteur présenta sa candidature à l'Académie française, Alexandre Dumas refusa qu'il vint le voir en disant : « Je défends qu'il vienne, c'est moi qui irai le remercier de vouloir bien être des nôtres. »

N'est-ce pas en effet un honneur inappréciable d'avoir eu pour devanciers des hôtes illustres et qui sont de ceux qu'on doit remercier d'être venus. Marc-Aurèle faisait la guerre en Pannonie lorsqu'il mourut et mourant en Romain de race, avec ce stoïcisme qui était la philosophie officielle, il avait ordonné que rien ne fût changé dans l'ordre de la journée.

Tout à coup l'hoplite qui avait l'habitude de prendre le mot d'ordre entra et s'approcha de la couche impériale : « Laboremus » dit l'empereur qui l'attendait et embrassa d'un coup d'œil son fils Commode et les principaux des chefs de l'armée.

Puis, d'un geste, il congédia le soldat et ayant fait son devoir simplement jusqu'à la fin rendit le dernier soupir.

Ce fut également la dernière parole prononcée par Velpeau, hanté jusqu'à la fin par cette pensée qui avait guidé sa vie entière.

Le travail qui est une des modalités du mouvement cosmique est la loi commune aux choses comme aux êtres : — il est notre fin sur la terre où, grâce à notre incessance moléculaire, rien ne se perd, rien ne se crée.

Il est le corollaire fatal et nécessaire de notre évolution vitale, dont l'objectif psychique est la recherche constante de la vérité scientifique qui fuit comme le Protée de la fable.

Heureux ceux qui en ont fait l'ultime formule de leur existence : ils ont droit au souvenir de leurs descendants et le temps qui inscrit en lettres de sang le nom des conquérants sur le grand livre de vie, gravera le leur sur l'airain, car si leur passage fut éphémère, leur œuvre est durable et ils resteront, —

sans avoir eu l'apothéose que réservaient les anciens aux demi-dieux, — des bienfaiteurs de l'humanité.

ORIGET

DISCOURS PRONONCÉ, LE 10 DÉCEMBRE 1901, DANS LA SALLE DU MANÈGE, A TOURS, A L'OCCASION DU CENTENAIRE DE LA FONDATION DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE D'INDRE-ET-LOIRE.

Par M. le D^r A.-F. LE DOUBLE.

Professeur à l'Ecole de Médecine de Tours,
Membre correspondant de l'Académie de Médecine,
Lauréat de l'Institut (Académie des Sciences)
Ancien Président de la Société (1882).

MESDAMES,
MESSIEURS,

Chez les Anciens il était d'usage de raconter dans les solennités publiques la vie des hommes qui avaient honoré leur pays et de les proposer pour modèles aux nouvelles générations. La Société médicale d'Indre-et-Loire a tenu à rester fidèle à cette antique tradition. Elle a décidé que, dans une séance Académique, destinée à célébrer le centième anniversaire de sa fondation devant toutes les illustrations scientifiques et médicales tourangelles ou d'origine tourangelles et toutes les Autorités du département et de la cité, priées d'y assister, un de ses plus anciens présidents serait chargé de prononcer le panégyrique de celui auquel elle doit d'exister, j'ai nommé le docteur Origet. Choisi pour remplir cette mission aussi flatteuse que périlleuse, je l'ai d'abord vivement déclinée. Pour parler avec toute l'autorité et toute la sûreté voulues d'un homme, ne faut-il pas avoir été son contemporain, l'avoir connu, l'avoir fréquenté, avoir été le confident ou le témoin de ses désespérances et de ses joies, de ses bonheurs et de ses larmes. Puis j'ai réfléchi que

« L'Art d'ennuyer est celui de tout dire. »

que l'Histoire

« Accompane les noms des mortels vertueux. »

qu'il existe encore de vieux Tourangeaux dont les parents ont été soignés par Origet et qui pourraient, à coup sûr, me fournir des renseignements aussi précieux qu'inédits sur son compte et, surtout et avant tout, qu'il était toujours facile jadis de plaire aux Athéniens en leur faisant l'éloge d'Athènes, que mon auditoire, composé en majeure partie de compatriotes, de membres des Sociétés-sœurs, de médecins, serait forcément indulgent et j'ai cédé aux instances de mes collègues. Puissé-je ne pas avoir lieu de m'en repentir et mes paroles, dignes du médecin philanthrope qu'elles voudraient faire revivre devant vous, trouver dans vos cœurs un fidèle écho !

MESDAMES,
MESSIEURS,

Le plus bel éloge d'Origet est le récit de ses œuvres, et de toutes ses œuvres la plus belle est sa vie. Elle montre, dans sa simplicité et sa pureté, quels miracles peut enfanter, mise au service d'un altruisme bien entendu, une volonté créatrice persévérante. A une époque d'arrivisme sans scrupule, de scepticisme stérile, d'égoïsme étroit, de *struggle for the life* acharné, dans le conflit incessant et implacable d'intérêts opposés qu'est la Société moderne, elle est un exemple reconfortant. La retracer, Messieurs, c'est chanter, en même temps qu'une ode au travail, une hymne à la bonté.

Jean Origet est né à Limoges, le 6 octobre 1749, à l'heure, par conséquent, où le Tiers-Etat, la roture, le peuple qui n'étaient rien, commençaient déjà vaguement à soupçonner qu'ils pouvaient être et demeurer tout. Son père Jean-Baptiste Origet et sa mère, dame Madeleine Ancelot de Vertamon, appartenaient à une vieille famille bourgeoise de robe, mi-ecclésiastique, mi-parlementaire, peu aisée mais très considérée et dans laquelle les sentiments de l'honneur étaient héréditaires. Ses parents, conscients de leurs devoirs, sentaient qu'une éducation sévère

n'est pas, pour se bien diriger dans la vie, une préparation inutile. Ils inculquèrent à leur fils le mépris de la bassesse, de la flatterie, de l'intrigue, ces moyens honteux de parvenir des pauvres d'esprit et des impuissants; ils lui montrèrent les inconvénients de l'oisiveté, « cette rouille de l'âme »; ils lui apprirent à avoir compassion des déshérités de la santé et de la fortune et à aimer le beau, le bien, la vérité, la seule chose ici-bas qui soit digne de nos recherches et de nos soins. Ils voulaient faire un homme de l'enfant qui était le seul, le dernier espoir de leur race. Je peux dire qu'ils y sont arrivés.

Doué d'une intelligence vive et primesautière et d'une excellente mémoire, le jeune Origet, mis en pension chez les Jésuites de Limoges, devint bientôt un de leurs meilleurs élèves. Ses maîtres, — bons juges, on le sait, en la matière, — frappés de ses progrès rapides, de sa distinction innée, de la rectitude de son jugement, toujours prêt à refréner les écarts de son imagination, pressentant en lui un sujet de valeur, essayèrent, en usant d'influences locales et familiales, de l'agréger à leur institut. Son cousin-germain, qui était en même temps son régent de rhétorique, et un de ses oncles, l'abbé de Vertamon, vicaire-général à Montauban, s'y employèrent dans la plus large mesure de leurs forces. Ce fut en vain. La grâce ne le visita pas. Et quand, en 1762, parut l'édit qui supprimait la Compagnie de Jésus, leurs instances étaient encore demeurées infructueuses.

Devenu un humaniste distingué, Origet déclina, de même plus tard, l'offre qui lui fut successivement faite, d'abord, d'un canonicat à l'Eglise Collégiale de Limoges, puis d'une charge de conseiller au Parlement de Bordeaux. Ses ambitions étaient ailleurs. L'instinct qui est une force clairvoyante et qui souvent parle en maître, même contre la raison, le dirigeait vers la médecine.

La médecine, elle est, elle a été et sera toujours le rêve de beaucoup d'esprits élevés et de nobles cœurs. Tout les y attire: une subordination de chaque chose et de chaque instant à l'accomplissement du devoir professionnel, un art, qui reposant sur toutes les sciences naturelles, c'est-à-dire sur des sciences indéfiniment perfectibles, n'est jamais complet et laisse, par conséquent, un vaste champ libre à l'initiative individuelle et surtout du bien, beaucoup de bien à faire tant en paroles qu'en actions. L'homme, qui échappe aux étreintes des passions vulgaires, ne résiste pas à de pareils attrait. Origet en a subi l'influence et c'est pourquoi il a voulu être et a été médecin.

Tout s'enchaîne dans la vie et, comme l'a remarqué un profond philosophe Leibnitz, « le présent engendré du passé est gros de l'avenir ». Origet, étudiant en médecine, fut ce qu'il avait été élève de l'enseignement secondaire: attentif, zélé, sérieux. Il commença, en 1769, ses études médicales à Limoges où après avoir, comme l'exigeaient alors les règlements régissant l'art de guérir, servi d'aide à un maître en chirurgie et avoir été examiné, en leur chambre de juridiction, par le lieutenant de Monsieur le premier chirurgien du roi et les prévôts du Collège royal de la ville et ressort de Limoges, sur « les premiers principes de la chirurgie, les plaies, les saignées, les apostèmes et les médicaments », il fut reçu par l'Assemblée « qui l'avait trouvé capable », maître-ès-Arts. De là, il se rendit à Montpellier où, pour se conformer à une vieille coutume, il endossa, le 1^{er} février 1773, la robe rouge à manches courtes et avec épitoge de Rabelais, conservé avec un soin pieux par l'Université de Montpellier en souvenir du génial enfant des bords de la Vienne auquel elle est redevable de la conservation de ses privilèges et coiffa le bonnet de drap noir à houpe de soie cramoisie, insigne du doctorat.

« La pratique de la médecine bien proprement est par Hippocrates comparée à un combat et farce à trois personnages,

le malade, le médecin et la maladie », a écrit au Cardinal de Chatillon, son client, son protecteur et son ami, l'illustre satirique dont je viens d'évoquer le nom. Les choses n'ont pas changé, Messieurs, depuis la Renaissance, voire-même depuis Hippocrate. Et dans ce combat et farce dont le prix est la vie ou la santé du malade, le médecin n'a toujours pour se guider que l'induction et principalement l'induction analogique, cette échelle double de Bacon qui remonte des effets aux causes et descend des causes aux conséquences, et pour vaincre que des armes, comme la lance d'Achille, aussi puissante à blesser qu'à guérir. Pour en sortir à son honneur, ce n'est donc pas trop pour lui « de remplir tout son mérite », pour employer les expressions de la Bruyère. Ravir une proie à la mort est autre chose, messieurs, que résoudre une équation algébrique. En médecine, ce qu'on ignore fait tort à ce que l'on sait, il faut savoir trop pour en savoir assez.

Qu'on ne s'y trompe pas, le médecin, sorti des bancs de l'Ecole, quand il a à faire preuve d'une grande activité physique, est forcé de travailler intellectuellement autant, sinon plus qu'avant. La nature est toujours pleine d'insondables mystères et plus nous augmentons le trésor de nos découvertes, plus l'horizon s'agrandit au-delà de nos regards éblouis. Pour être à la hauteur de sa mission le médecin doit obligatoirement se tenir au courant des progrès de son art, y contribuer même s'il le peut. Il ne lui est pas plus permis d'être ignorant qu'à un soldat d'être lâche. Notre large idéal de la Société future, notre idéal plus humble de la Société actuelle exigent pour être réalisés que chacun de nous fasse en conscience toute sa tâche et il n'en est point de méprisable, point de négligeable, si elle est faite ainsi. Le médecin qui ne se dévoue pas, corps et âme, à la sienne, est plus coupable que tout autre, car dans l'ordre moral aussi bien que dans l'autre physique son indifférence peut causer des maux irréparables. Il n'est pas seulement petit, il est encore dangereux quand il n'est grand que par la vanité.

Inaccessible aux illusions d'optique morale, Origet fut plus heureux que fier du droit qu'il avait acquis de pouvoir soigner ses semblables; il sentait qu'il avait encore beaucoup à apprendre et la modestie était en lui une vertu de race. A cette époque, l'enseignement donné à l'Ecole de Montpellier différait sensiblement, tant au point de vue des doctrines qu'au point de vue de la pratique médicale de celui donné à l'Ecole de Paris. Origet partit donc pour Paris afin de pouvoir, en voyant et en écoutant, comparer, juger ces deux enseignements et emprunter à chacun d'eux ce qu'il avait de meilleur. Il n'y resta pas aussi longtemps qu'il l'eût voulu. Combien, sur le point d'atteindre le sommet de la montagne de vertu héroïque décrite par Hésiode, ne sont-ils pas tombés, pour n'avoir pas su mesurer leur courage à leurs forces, après avoir laissé des lambeaux de leur chair aux ronces et aux épines des sentiers escarpés et tortueux qui y mènent! Il en fut ainsi pour Origet. A fréquenter assidument les hôpitaux et les cours pendant le jour, à passer une partie de ses nuits courbé sur ses livres, sa santé qui n'avait jamais été bien robuste s'altéra; il maigrit, commença à tousser en même temps que l'élançement aigu des névralgies lui traversait la poitrine et que des idées sombres, difficiles à chasser, flottaient dans son esprit moins lucide, comme ces phosphènes qui papillotent devant les yeux agacés quand le soleil s'abîme à l'horizon obscurci. Il dut reprendre, bien à contre-cœur, le coche du Limousin.

Un mal qui s'attaque de préférence aux provinciaux immigrants dans la capitale et surmenés par une mauvaise hygiène, l'horrible et dévorante phthisie, pour l'appeler par son nom, l'avait touché de sa griffe. Pas trop fort heureusement. Un séjour prolongé à la campagne, loin de toutes agitations physiques et morales, le régime lacté absolu préconisé avant la Révolution, comme une panacée de toutes les maladies consomptives par Malouet, un des médecins les plus réputés des hôpitaux de

Paris, de tendres soins rendirent peu à peu ses forces au malade et avec elles le désir puis la possibilité d'une vie active. Ce ne fut toutefois que le 22 juillet 1775, soit deux ans après sa réception au doctorat, qu'Origet, complètement rétabli, se fit agréger au Collège royal de médecine de Limoges.

Quelle joie pour les siens ! Quel contentement intime pour lui-même ! Oui, mais quel serait l'avenir ? Un titre, même scientifique et professionnel, est loin, Messieurs, de donner toujours l'aisance, souvent même il aide à peine à vivre quand il ne constitue pas un obstacle à se procurer par d'autres moyens le gain nécessaire au besoin de chaque jour. Heureusement les enfants bénéficient du bon renom que leur ont transmis, à défaut de richesses, leurs parents. Une notoriété de parfait aloi ne tarda pas à être acquise au débutant. Comment le succès lui eût-il fait défaut. Il avait toutes les qualités du médecin et toutes celles de l'homme de bonne compagnie. A quelque heure que l'on réclamât ses secours, reposé ou non, il était toujours prêt. Essentiellement affable, il savait trouver les accents les plus compatissants pour encourager et consoler. On eut dit qu'il s'était étudié à appliquer aux souffrances physiques le remède qu'Horace a conseillé pour les maux de l'âme :

*« Sunt verba et voces, quibus hunc lenire dolorem
Possis et magnam morbi reponere partem. »*

Prompt à saisir les indications, expert à s'y conformer, il intervenait de ses mains et de ses instruments avec le plus grand succès lorsque les circonstances l'exigeaient. Clinicien aussi sagace que prudent, il ne dissimulait pas ses incertitudes sous une profusion de soins superflus et de médicaments inutiles.

Sa politesse était sans affectation, sa franchise sans rudesse, sa bienveillance sans arrière-pensée. Tout était naturel en lui et sur son visage ouvert on lisait, au fond de son âme, le désir incessant de faire le bien et d'être utile. Faut-il mentionner, enfin, sa discrétion, sa réserve, la sévérité de ses mœurs, toutes conditions qui appellent et justifient la confiance et qui, avec toutes les autres qualités du praticien, faisaient de lui le *medicus celer atque fidelis* demandé par le poète latin ?

Un homme d'un rare mérite, Daine, administrait alors le Limousin. Des rapports de goûts et de caractère, une certaine égalité dans l'esprit comme dans le rang, établissaient entre le jeune praticien et lui une sorte de conformité qui les rapprocha. Ils se plurent dans la société l'un de l'autre, se recherchèrent et quand ils se connurent bien, se lièrent d'une étroite amitié qui conserva toute sa force quand Daine, nommé intendant de la généralité de Touraine, dut s'éloigner de Limoges. Jean-Jacques Rousseau a dit quelque part, d'une manière aussi charmante que vraie : « ce qu'on écrit à un ami ne vaut jamais ce qu'on ressent auprès de lui. » Daine s'en aperçut de suite et engagea instamment Origet à venir le rejoindre à Tours où les médecins étaient alors peu nombreux et presque tous fort âgés. Origet hésita longtemps. Il y a entre l'homme et le lieu qui l'a vu naître un lien intime qui se rompt difficilement :

*« Même aux lieux les plus beaux des pays de féerie,
On se sent exilé, ce n'est pas la patrie »*

Origet aimait Limoges où sa mère l'avait bercé sur son sein et nourri de son lait ; ses rues étroites, sinueuses, ses places irrégulières qui avaient été témoins de ses jeux d'enfant ; il revoyait avec un plaisir toujours nouveau, la Combraille qui lui avait rendu la santé, ses collines et ses plaines plantureuses où l'or des épis, les mottes brunes des sillons, le vert éclatant des prés semaient leurs bigarrures que la fuite des nuées tache de lumière ou d'ombre. Les sollicitations répétées et de plus en plus pressantes de son ami finirent cependant, à la longue, par avoir raison des dernières résistances d'Origet et, au commencement de l'année 1787, il quitta Limoges pour Tours, où il arriva, précédé d'une réputation bien assise et assuré de la

sympathie des vieux maîtres qui devaient voir en lui moins un concurrent qu'un auxiliaire.

Si l'homme d'une réelle valeur n'a pas besoin de protections, il n'est pas moins vrai, Messieurs, qu'elles peuvent lui être utiles et lui aplanir bien des difficultés. Aussitôt agrégé au Collège royal de médecine de Tours, Origet, appuyé par l'intendant de la province, fut nommé médecin du dépôt de mendicité et médecin des épidémies. Ces places, à la fois humanitaires et scientifiques, convenaient admirablement à ses aptitudes. Il s'en acquitta dignement. On le vit, chaque matin, avant de vaquer à ses autres occupations professionnelles plus lucratives, se diriger vers le dépôt de mendicité du Plessis-lès-Tours pour y soigner les indigents et, le 15 octobre 1790, la Société royale de médecine de Paris à laquelle il était tenu, en sa qualité de médecin des Epidémies, d'adresser de temps à autre des rapports, lui donna un témoignage public d'estime en l'admettant au nombre de ses associés-correspondants.

L'heure avait cependant sonné où les événements qui jusque là l'avaient favorisé allaient cesser de le servir. Les Etats-généraux s'étaient transformés en Constituante, à la Constituante avait succédé la Législative, à la Législative la Convention et la Révolution se manifestait toute puissante. Des Institutions séculaires étaient anéanties ; les instincts et les passions se traduisaient en terribles réalités : la Royauté et ses derniers défenseurs étaient sur la route de l'exil ou décimés par l'échafaud. Une société nouvelle naissait et la France, subissant la loi imposée à toute création, l'enfantait dans la douleur. Origet croyait au surnaturel et à l'immortalité de l'âme, il comptait dans sa famille des prêtres non assermentés et des membres des anciens parlements, il était resté l'ami et avait été le protégé de Daine qui avait administré, au nom du roi, la généralité de Touraine ; c'était plus qu'il n'en fallait, dans ces temps troublés, pour être taxé d'incivisme et considéré comme suspect. Il fut révoqué de ses fonctions. Il supporta cette épreuve sans récriminer.

Il n'eut pas, au surplus, Messieurs, à se plaindre longtemps de la mesure de rigueur prise à son égard et qu'expliquaient les passions politiques du moment. La Réaction Thermidorienne le réintégra dans les deux places dont il avait été dépossédé. Entre temps il avait su se constituer une clientèle qui ne le cédait en rien à celle qu'il avait abandonnée à Limoges.

Origet aimait les Sociétés savantes, non par caprice ou par vanité, mais par principe si je puis m'exprimer ainsi. Il les regardait comme nécessaires à l'intérêt scientifique et à l'intérêt professionnel. La Révolution avait profondément modifié les conditions d'existence de la Société française. La famille médicale était plus désorganisée et, par suite, plus menacée que les autres ; le Collège royal de médecine de Tours, datant de 1687 et l'Ecole d'enseignement dite Collège royal de chirurgie, dont la juridiction comprenait toute l'étendue de l'ancien bailliage de Touraine, établi le 5 juillet 1766, par lettres patentes du roi, sur les sollicitations de son premier chirurgien, de La Martinière, et du duc de Choiseul, protecteur des institutions tourangelles d'utilité publique, avaient été supprimés en 1793. Origet comprit qu'elle devait se préparer à la défense, peut-être à la lutte, par l'association. Le 21 nivôse an IX de la République (19 janvier 1801) il convoqua chez lui un certain nombre de ses confrères qui y posèrent les bases de la Société dont nous fêtons aujourd'hui le Centenaire.

Je vous demande la permission, messieurs, de vous donner lecture du procès-verbal de la première séance de la Société médicale d'Indre-et-Loire.

« Les citoyens soussignés :

« *Lex nostra, publica salus.*

« Les citoyens officiers de santé soussignés, pleinement convaincus, par l'exactitude de leurs principes, qu'ils ne peuvent se permettre de loisir tant qu'ils trouvent du bien à faire ou des malheurs à prévenir, se sont réunis chez l'un d'eux, aujourd'hui

d'hui 21 nivôse de l'an IX de la République, à l'effet de se consulter réciproquement sur les moyens d'ajouter autant que possible aux efforts qu'ils font journellement pour la conservation de leurs concitoyens.

« Après avoir mûrement réfléchi sur toutes les propositions faites et discutées, ils sont tombés d'accord sur ce point que le cercle des connaissances particulières s'agrandit par la communication fréquente, libre et amicale, entre les personnes qui s'occupent de la même science et ils sont convenus :

« 1^o Qu'à l'avenir ils se réuniraient toutes les fois qu'ils le jugeraient nécessaire pour l'intérêt public ;

« 2^o Que leur réunion se ferait sous les auspices et avec l'agrément des Autorités Constituées ;

« 3^o Qu'elle aurait ses statuts et ses règlements, auxquels tous et chacun se soumettraient, ainsi que ceux qui désireraient par la suite partager leurs travaux ;

« 4^o Que ces statuts et règlements seront communiqués aux Autorités Constituées et qu'on demandera au citoyen maire et au citoyen préfet du département un local commode pour la tenue des séances de la Société.

« Ce qui a été unanimement arrêté et adopté. »

Suivent les signatures de : J. B. Bruneau ; F. V. J. Barbier ; B. F. Bourriat ; J. B. Duperron ; J. B. Dufour ; C. N. Durand ; E. Chambert ; L. Frisch ; L. Metges ; L. Moreau ; L. Tonnellé ; J. Origet.

Dans une séance subséquente à laquelle assistaient, en plus des membres du corps médical dont je viens de citer les noms, Deslandes qui fut député et maire de Tours ; F. Herpin, le père du futur directeur de l'école de médecine ; Louis Leclerc, le père du professeur de botanique qui a précédé P. Bert dans ses recherches sur les mouvements spontanés et provoqués des sensitives ; Anthime Margueron auquel on doit l'assainissement du cloaque du Ruau Sainte-Anne et la fondation du Jardin botanique ; Cl. Godefroy, le grand-oncle de C. Godefroy, le dévoué et sympathique maire de Neuillé-Pont-Pierre, l'éminent paléo-ethnologue dont les collections tourangelles des âges lithiques et protométalliques font l'admiration de tous les connaisseurs, etc : il fut procédé à l'élection du bureau. Furent nommés : Bruneau, président ; Origet, vice-président ; Bourriat et Barbier, secrétaires.

Origet avait cédé la place au doyen d'âge, au docteur Bruneau, médecin du duc de Choiseul, que la mort de ce dernier avait ramené d'Amboise à Tours. Mais, l'année suivante, il dut se résigner à occuper le fauteuil présidentiel qu'il conserva jusqu'au jour où il fut choisi comme président d'honneur par ses collègues.

Il ne m'appartient pas, Messieurs, de vous énumérer tous les travaux de la Société Médicale d'Indre-et-Loire qui lui ont conquis une place honorable parmi les Sociétés similaires, ni les noms de ceux de ses membres titulaires, associés ou correspondants, qui sont arrivés à une notoriété, voire-même à une célébrité légitime, mais, en ma qualité de professeur à l'Ecole de Médecine de Tours, il est un point de son histoire que, sous peine d'être taxé à bon droit d'ingratitude, j'ai le devoir de ne pas passer sous silence. On sait que le seul établissement d'enseignement supérieur que possède le département a été créé par une ordonnance royale du 21 janvier 1841, mais on ignore généralement qu'elle fut rendue à l'instigation de la Société Médicale et sur un rapport d'un de ses secrétaires. C'est donc, en définitive, à la Société Médicale d'Indre-et-Loire et indirectement à Origet qui en a été le fondateur, que la Touraine doit le plus beau fleuron de sa couronne universitaire, l'institution démocratique qui a permis et permet encore journellement à maints enfants du peuple d'aborder les études médicales si longues et si coûteuses, l'Ecole dont Bretonneau est demeuré le chef incontesté et vénéré ; Bretonneau, le précurseur et l'initiateur avec Laennec et Pasteur de tous les progrès de la médecine

moderne, le maître des maîtres, qui a commenté, éclairci et déterminé, par une observation rigoureuse et persévérante, les modes de transmission immédiate ou à distance, rapide ou tardive, de la fièvre typhoïde et de la diphtérie ; substitué en pathologie à l'hypothèse de l'inflammation la réalité de la contagion ; avancé que les maladies infectieuses sont engendrées par des parasites, végétaux ou animaux, infiniment petits, susceptibles de croître et de se multiplier dans des milieux favorables et au principe virulent de chacun desquels il faut opposer un agent thérapeutique spécial ; l'Ecole qui a compté comme professeurs : Saturnin Thomas qui a soupçonné l'importance de l'Anthropologie zoologique et affirmé l'unité de la chaîne hyoïdienne dans toute la série des Vertébrés ; et Eugène Giraudet, l'auteur de *l'Histoire de la Ville de Tours, des Origines de l'Imprimerie à Tours, des Artistes tourangeaux* et de diverses autres œuvres estimées d'érudition et de critique ; M. Duclos qui a affirmé l'origine intestinale de la chlorose et comme élèves : Vidal, président de l'Académie de Médecine ; Edouard Labbé et Archambault, médecins des hôpitaux de Paris ; J. Renaut, professeur à la Faculté de médecine de Lyon, membre associé de l'Académie de médecine ; R. Dubois, professeur à la Faculté des Sciences de Lyon ; Boisseau, médecin-inspecteur de l'armée, membre du Comité technique de santé, et parmi les évadés de la médecine André Theuriet, membre de l'Académie française, et Horace Hennion, le jeune poète tourangeau dont le talent, sans cesse grandissant, s'imposera à l'avenir. J'en passe et des meilleurs.

Mais la Révolution n'avait pas que supprimé les corporations médicales tourangelles. Par le malheur des temps les services de l'hospice de la Charité (l'hôpital général actuel) « étaient dans un état déplorable » et l'Hôtel-Dieu (aujourd'hui le petit hôpital Saint-Gatien) tombait en ruines. Avec Moreau, Anthaume, Duperron, Bruneau et deux administrateurs de l'hospice de la Charité, Origet fit partie de la commission, nommée par le général-préfet Pommereul « pour remettre sur un meilleur pied » les services de cet hospice. Comment cette commission s'acquitta-t-elle de la mission qui lui incombait et quel rôle y joua le fondateur de la Société médicale d'Indre-et-Loire ? Aucune pièce à ma connaissance ne le constate. Il existe, par contre, de nombreux documents qui attestent que ce fut sur les conseils de l'abbé Nicolas-Simon, curé de la Cathédrale, et d'Origet, son ami, et avec des subsides fournis par eux, que trois anciennes religieuses hospitalières, Mesdames Salmon, Gilles et de Bligny, purent acheter les ruines de l'Hôtel-Dieu et faire bâtir, à leur place, une habitation conventuelle, une chapelle et deux salles pour les malades : une pour les hommes et une pour les femmes. Pour certains hommes le problème de l'existence est bien simple : vivre honnêtement mais vivre en paix et laisser faire. Pour quelques-uns la question est tout autre : l'honnêteté n'est que le devoir entièrement rempli et l'accomplissement absolu du bien est une obligation impérieuse. Telle fut toujours la règle de conduite d'Origet. Il ne lui suffit pas d'avoir contribué par un don de soixante mille francs — presque la totalité de sa fortune, — à la reconstruction de l'Hôtel-Dieu, il tint encore à honneur d'en être et d'en demeurer sans rétribution, jusqu'à la fin de ses jours, c'est-à-dire pendant un quart de siècle, le médecin.

Sous l'Empire et la Restauration Origet occupa une situation considérable : ses relations s'étaient très étendues ; non seulement en ville, mais encore au loin, on réclamait ses avis. Il cumula, avec les fonctions de médecin de l'Hôtel-Dieu, de médecin des Epidémies, de médecin du dépôt de mendicité, celles de membre du Jury médical, de membre du Comité de vaccine, de médecin de la conscription, de médecin-vérificateur des pensions de retraites militaires, de médecin du grand séminaire, etc.

Si l'on jugeait de la valeur [d'un homme d'après le nombre

de volumes et de mémoires qu'il a publiés, le nom d'Origet devrait aller rejoindre dans l'oubli ceux de beaucoup de ses contemporains. Absorbé par des besognes multiples, Origet n'a laissé que de courtes monographies dont la plupart même sont restées inédites : *Dangers de la fausse observation en médecine* ; *Diverses épidémies qui ont ravagé la Touraine* ; *Topographie médicale de la ville de Tours* ; *Mémoires à consulter* ; *Notices nécrologiques sur ses estimables confrères et amis MM. Denis, Frisch, Varin, Bourriat et Bruneau, enlevés trop tôt à la science et à la société*. Ce sont les œuvres d'un homme ayant une excellente instruction médicale, des lettres et un bon jugement, ce ne sont pas celles d'un savant et encore moins d'un chercheur. Origet s'est, du reste, toujours défendu d'être auteur et il ne le faisait pas avec cette modestie affectée qu'est la fausse monnaie de l'orgueil. Il n'était et n'a jamais prétendu être qu'un guérisseur :

Mais il est temps, Messieurs, d'insister sur les qualités morales d'Origet auxquelles je n'ai pu jusqu'ici que faire incidemment allusion. Un Tourangeau qui a réuni au don de l'invention dans les sciences le mérite du penseur profond et de l'écrivain supérieur :

« Descartes, ce mortel dont on eut fait un Dieu
Chez les Païens et qui tient le milieu
Entre l'homme et l'esprit... »

a observé « qu'il n'y a rien de plus grand que de faire du bien aux autres et de mépriser son propre intérêt. » La vie toute entière d'Origet n'a été que la mise en pratique de cette maxime. Les pauvres dont il n'avait à attendre ni honneurs ni fortune furent constamment l'objet de ses prédilections. Sa porte leur fut, nuit et jour, accessible et quelles que fussent les rigueurs du temps, la longueur et les difficultés du chemin, il se rendit toujours et sans se faire attendre, à leur premier appel. Les interrogeant avec bienveillance, les écoutant sans distraction, les examinant attentivement et sans paraître pressé de s'éloigner d'eux, il se concilia leur respect et leur reconnaissance par un effet de sa nature et sans dessein prémédité. Que de fois, Messieurs, ne le vit-on pas secourir de sa bourse l'indigent qui, guéri par lui, était encore trop faible pour reprendre ses travaux ! Que de fois n'usa-t-il pas de son crédit qui était considérable pour solliciter pour autrui, justice, grâce ou emploi ! Que de fois ne profita-t-il pas, enfin, des peines et des secrets dont il était le dépositaire, pour ramener l'union et la paix où régnaient la discorde et la guerre. Rien ne lassa son admirable constance dans la pitié, la charité et le dévouement. Ses bienfaits ont été sans nombre.

Même à l'apogée de sa situation, il a vécu sans faste, loin du monde, trouvant sans la chercher la solution du problème que Tacite avait déclaré insoluble : *Nemo in eodem tempore assequi potest magnam famam et magnam quietem*. Dédaigneux des titres et des distinctions honorifiques, il les a d'autant moins recherchés qu'il lui eut été plus facile de les obtenir, semblable en cela, laissez-moi vous le rappeler, messieurs, à mon bien aimé et regretté maître, le professeur Giraudet.

En dehors de son amour de l'humanité Origet a eu, il faut pourtant l'avouer, une autre passion, celle des livres. Mais sous ce rapport encore on ne peut que le louer. Quel que soit, en effet, messieurs, le rang que nous occupions dans la société, nous n'y sommes arrivés et nous ne nous y maintenons que par les qualités dont nous ont imprégné et nous imprégnent quotidiennement les livres. — Les livres, sont nos premiers maîtres et souvent nos derniers amis. Si l'église est la maison de Dieu, la bibliothèque est le temple de l'esprit humain, le tabernacle du Verbe écrit. C'est le reliquaire des penseurs qui, de siècle en siècle, ont agrandi le monde ; c'est l'armorial d'une noblesse qui a l'infini pour ancêtre et pour postérité. Médecin doublé d'un lettré, Origet, dans les instants de répit que lui laissait une clientèle absorbante, se délassait en lisant l'un ou l'autre des

chefs-d'œuvre des maîtres anciens ou modernes dans l'art de bien dire ou quelques publications médicales, récemment parues, dans lesquelles il relevait, pour en faire profiter ses malades, les méthodes thérapeutiques et les procédés opératoires qui lui semblaient constituer un progrès.

Un vétéran de la médecine tourangelle, mort plus qu'octogénaire il y a vingt-cinq ans, m'a raconté quel plaisir on éprouvait en voyant venir à soi ce vieillard, au regard vif et doux, dont la tête, inclinée en avant, semblait pencher sous le poids des pensées. Ce sont les épis pleins qui courbent la tête ; les épis vides la portent haute. Origet avait un lumineux bon sens et une parole claire et lente qui s'imposait à l'attention. Il avait surtout beaucoup d'esprit et un esprit très particulier. C'est parfois pourtant un obstacle. Le voyage de la vie est plus facile à ceux qui n'ont d'autre monnaie que la monnaie courante ; tout le monde la reconnaît et l'accepte.

Un jour qu'on avait bien discuté dans un des premiers salons du XVIII^e siècle, chez madame de Lambert, sur la manière de mourir convenablement, on demanda à Fontenelle qui, bien que présent, était resté muet, son avis : « En général, répondit-il, on se préoccupe beaucoup de mourir, mais je vois heureusement que tout le monde s'en tire. » Il le faut bien. En réalité il y en a peu qui s'en tirent à la façon des Stoïciens, qui meurent en actions. Origet nous a donné ce sublime exemple. Il avait 78 ans et exerçait la médecine depuis 53 ans, quand, en sortant de visiter un malade, dénué de toutes ressources, qui habitait une soupenne à la laquelle on accédait par une échelle vermoulue, un des barreaux s'étant rompu sous ses pieds, il roula évanoui sur le sol. Une chute chez un individu atteint d'une tare constitutionnelle, d'une diathèse, comme on dit en médecine, est toujours plus grave que chez un autre. Celle d'Origet, qui était rhumatisant, fut suivie d'accidents articulaires très douloureux. Il y eut pourtant survécu si, oubliant du danger auquel il s'exposait, il ne se fut rendu, onze jours plus tard, par un temps de brouillard épais, chez deux familles pauvres qu'il appréhendait, qu'à son défaut, on ne laissât sans secours. En rentrant il fut pris d'un frisson violent et s'agitait pour ne plus se relever. Alors il se révéla tout entier. Calme au milieu des plus cruelles souffrances pour ne pas faire autour de lui de la tristesse, il abandonna en un instant et sans un regret, tous ces biens trompeurs qui remplissent et encombrant la vie et, dans cette lutte où son corps défaillait sans ébranler son énergie « prêt à être délivré du poids des organes », un immense respect rayonnait autour de lui, tant la résignation a aussi sa majesté. Les affres des derniers moments lui furent épargnées. Cette grâce suprême lui était bien due. Il avait consolé tant de douleurs ! Il avait étanché tant de larmes.

Il mourut le 12 mars 1828.

Quel deuil, quelle tristesse dans la cité à cette funèbre nouvelle ! Quelle foule éplorée et recueillie aux obsèques de cet utile citoyen, de ce médecin distingué dont le président et le secrétaire-général de la Société médicale, le Dr Godefroy et le Dr Haime, retracèrent, au cimetière, en termes pénétrés la carrière et les vertus. Il n'a été donné qu'une fois depuis, à la ville de Tours, de revoir une manifestation aussi imposante, aussi unanime et aussi spontanée de l'opinion publique : ce fut lors de l'enterrement de cet autre grand homme de bien qu'on appelait « le père Miquel ».

Si la reconnaissance envers les vivants est rare, celle envers les morts l'est encore bien davantage. Celle témoignée à Origet par ses contemporains fut aussi grande que possible. En énumérer tous les gages serait trop long. Notons seulement qu'une souscription, ouverte sur l'initiative du maire Giraudeau et de la Société Médicale, permit d'élever à Origet, d'après les plans de l'architecte Chalmel, au cimetière Saint-Jean-des-Coups, sur un terrain concédé à perpétuité par la ville, un monument

commémoratif qui a été transporté depuis au cimetière La Salle.

Origet, praticien dans une ville de province, n'ayant à traiter que des malades obscurs ou d'une notoriété circonscrite ou éphémère, ne pouvait aspirer à laisser un nom immortel et universellement connu. Cette chance exceptionnelle qui échut à un Fagon, médecin de Louis XIV; à un Tronchin, médecin de Voltaire; à un Antomarchi, médecin de Napoléon Ier; à un Bretonneau, médecin de Béranger; à un Nélaton, médecin de Garibaldi, Origet, le simple et modeste Criget, la devra à Balzac qui lui a fait soigner les maux réels et imaginaires des héros d'un de ses plus fameux romans, du *Lys dans la Vallée*. Origet sera encore célèbre comme médecin de M. et M^{me} de Mortsauf alors que de maints de nos confrères, aujourd'hui illustres, aura péri sans laisser la moindre trace le renom très répandu :

MESDAMES,
MESSIEURS,

« En ce beau et plaisant pays de Touraine » où il semble que rien ne se fasse parce que tout s'y fait sans effort, la médecine a été constamment honorée et professée avec succès. Parmi les médecins tourangeaux, réputés à divers titres, dont la ville de Tours a inscrit, pour perpétuer la mémoire, les noms à l'entrée de ses boulevards, de ses places et de ses rues, faut-il citer Rabelais, Bretonneau, Tourlet, Giraudet, Chaptal, Heurteloup, Velpeau, Trousseau, Fournier, Tonnellé, Miquel, Louis Desmoulins, etc. A ces noms elle a joint, il y a vingt-cinq ans, celui d'Origet. C'est justice. Origet n'a pas été un homme de génie qui a poussé ses divinations au delà de son siècle jusqu'à rejoindre le nôtre, comme Rabelais et Bretonneau; un chercheur heureux, un savant sagace, comme Tourlet et Giraudet; un homme d'Etat éminent doublé d'un chimiste hors ligne, comme Chaptal; un virtuose du bistouri, comme Heurteloup et Velpeau; un professeur éloquent et persuasif comme Trousseau; un administrateur comme Fournier. Il n'a été, ainsi que Tonnellé, Miquel et Louis Desmoulins, qu'un bon praticien de province. Ses droits à la gratitude de sa patrie d'adoption et de sa corporation n'en sont pas moins valables, moins imprescriptibles. S'il n'a pas été un grand semeur, voire même un grand entasseur d'idées, il a été ce qui vaut tout autant, sinon plus, un grand ramasseur de misères.

Du jour où il s'est penché sur l'humaine souffrance, il n'a plus su s'en dégager. Il lui a appartenu sans réserve. Il a eu pour les affligés et les dédaignés de ce monde, un profond amour, une sainte passion. Il a porté avec eux le fardeau de leurs peines; son temps, son crédit, ses soins les plus assidus et les plus éclairés ont appartenu, pendant plus de cinquante ans, à tous ceux d'entre eux qui les ont réclamés. A l'heure où le passé n'est plus qu'un songe, le présent à peine un mot, sa dernière pensée a encore été pour eux. Voici, Messieurs, la clause du testament par laquelle il leur a légué, d'une façon aussi ingénieuse que délicate, en mourant, les honoraires qui lui étaient dus :

« J'invite toutes les personnes qui, par elles-mêmes ou par droit de succession, me devront des honoraires, d'en remettre le montant, évalué au tarif de leur conscience et de leurs moyens, à MM. les curés de leurs paroisses, pour que ces messieurs en fassent tel acte de bienfaisance qu'ils jugeront à propos. »

De nobles causes ont trouvé en lui, non seulement l'avocat qui plaide, mais encore le champion qui agit.

« La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ? »

Il a osé, pour parfaire sa conquête d'idéal, exécuter d'utiles choses et gagner à ses idées ses confrères et l'opinion publique. Il a été en un mot et dans l'acception la plus complète,

l'homme juste et modeste d'Eschyle, plus soucieux d'être bon que de le paraître.

Partout où il a fallu du labeur, de l'énergie, de l'abnégation, de la générosité, il a payé jusqu'au jour où, victime de son dévouement, il est allé, valeureux soldat de la médecine tombé au champ d'honneur, dormir, à l'ombre des cyprès, son suprême sommeil dans le mausolée que lui a élevé la reconnaissance publique, en laissant le plus rare et le plus précieux des trésors, un trésor que la rouille et les vers n'ont pu encore et ne pourront jamais détruire :

L'AMOUR DES MALHEUREUX.

Reconstituant du système nerveux

NEUROSINE PRUNIER

PHOSPHO-GLYCÉRATE DE CHAUX CHIMIQUEMENT PUR

VARIA

Notre confrère le Dr Bousquet, de Valbonne (Alpes-Maritimes), se met à la disposition de nos confrères pour leur fournir de l'huile d'olive pure, provenant de sa récolte. Il fait les envois par colis postaux; avis.

VIN GIRARD de la Croix de Genève, idoine, tanique phosphaté.

Succédané de l'huile de foie de morue

Maladies de poitrine, misère physiologique, lymphatisme, rachitisme, scrofule, faiblesse générale, convalescences, etc.

BIOPHORINE Kola Glycérophosphatée granulé de kola, glycérophosphate de chaux, quinquina, et cacao vanillé. Dosage rigoureux, le plus complet des agents *antineurasthéniques* et antidépresseurs, le tonique éprouvé du sang, des muscles et des nerfs.

FLOREINE — Crème de toilette hygiénique, employée dans toutes les affections légères de l'épiderme, gerçures des lèvres et des mains; innocuité absolue.

TABLE DES MATIÈRES

De l'Année 1901

TRAVAUX ORIGINAUX

	Pages.		Pages
Action des médicaments : Lander Brunton (trad. Heymans et Bouqué)	79	Des variations des troncs de la convexité de la crosse de l'aorte de l'homme et principalement de la reproduction chez lui de la formule aortique de l'orang, du gibbon, des singes quadrupèdes et des carnassiers : Le Double	138
Anatomie générale : Xavier Bichat	143	Dictionnaire des termes techniques de médecine	95
A propos de l'utilisation du ligament rond et d'un procédé dit nouveau, publié par le Dr Juvara (de Bucharest) : L. Lapeyre	51	Discours du Dr Albert Robin au centenaire de la Société médicale	181
Association de la presse médicale française	76	Discours du Dr Le Double au centenaire de la Société médicale	185
Association médicale d'Indre-et-Loire	32	Discours du Dr Houssay au centenaire de la Société médicale	181
A travers la médecine : Henri Guimbail	169	Discours du Dr Héron au centenaire de la Société médicale	178
Blennorrhagie avec cystite du col chez un garçon de 5 ans : Faucompré	29	Discours du Dr Bodin sur la tombe du Dr Duclos	1
Canitie et pilosisme. Les poils bicolores, les femmes à barbe et les hommes-chiens : Le Double	145	Discours du Dr Ledouble sur la tombe du Dr Duclos	2
Chirurgie du foie et des voies biliaires	80	Distinctions honorifiques	47
Comment les différentes nations se défendent contre la tuberculose. Comment elles devraient se défendre. Entente internationale : Samuel Bernheim	103	Essai sur les complications périhépatiques et pleurales et l'appendicite : L. Lapeyre	86
Conférences pour l'externat des hôpitaux de Paris : Saulieu et Dubois	80	Etude sur la fièvre aphteuse : Houssay	25
Conférence pour l'internat des hôpitaux de Paris : Saulieu et Dubois	128	Etudes médicales sur les Eaux-Bonnes : Leriche	127
XIII ^e Congrès international de médecine	176	Formulaire des médicaments nouveaux : H. Bocquillon-Limousin	31
XIV ^e Congrès international de médecine	110	Guérison de la tuberculose : Coste de Lagrave	175
Congrès de gynécologie, obstétrique et pédiatrie de Nantes	143	Guide de l'examen gynécologique : Léon Archambault	175
Considérations sur l'apophyse orbitaire interne épineuse du frontal humain et sa signification morphologique : E. Le Double	52	Inauguration des bustes de Chassaigne et Maissonneuve	125
Contrexéville	96	La chaleur radiante lumineuse : Guyenot	95
Correspondance	125	La défense de l'enfant : Olive et C. Schmidt	164
Cours de minéralogie biologique : J. Gaube (du Gers)	78	La diazo-réaction d'Erlich : Boureau	155
Dans la diète lactée il est utile d'additionner le lait de sel : Boureau	41	La faiblesse irritable sexuelle, étude psycho-physiologique médicale : N. Renza	160
Découverte d'un nouveau polissoir à Chissay (Loir-et-Cher) : Fr. Houssay	57	L'aluminurie et son traitement hydrologique : E. Duhourcau	143
De l'ablation extemporanée des amygdales enclavées surtout chez les enfants : Louis Vacher	170	La lutte contre la tuberculose	17
De la possibilité du développement dans l'espèce humaine du muscle oblique supérieur de l'œil des vertébrés inférieurs à l'ordre des mammifères : F. Le Double	72	La lutte contre la tuberculose en province	62
De l'entérocylie muco-membraneuse : André	115	La première dentition dans le rachitisme d'après les auteurs : Edmond Chaumier	113
De l'extraction de la cataracte : Rollet	144	La première dentition chez les rachitiques : Edmond Chaumier	129
Des indications respectives de l'hystérectomie vaginale et des opérations conservatrices (colpohystérectomies) dans le traitement de l'inversion ulcérine puerpérale irréductible : L. Lapeyre	153	La prophylaxie de la tuberculose est un devoir social : M. Labbé	119
		La question de la vaccination : Edmond Chaumier	3
		L'assistance du tuberculeux à domicile : Bernheim	159
		La tuberculose, calamité publique : Radiguet et Massiot	176
		La tuberculose est curable : Elisée Ribard	176
		La tuberculose et la médication créosotée : S. Bernheim	76
		La vaccination à Paris : Edmond Chaumier	7
		La variole à Tours : note sur l'épidémie actuelle : André	23

	Pages.		Pages.
Le centenaire de la Société Médicale d'Indre-et-Loire.....	177	Protection des aliénés.....	94
Le diagnostic précoce de la tuberculose pulmonaire : Jourdin et Fischer.....	126	Que deviennent les déformations osseuses des rachitiques ? Edmond Chaumier.....	81
L'électricité et la thérapeutique moderne : Chardin.....	63	Quel est le mode de conformation le plus habituel des gouttières de la table endocranienne de l'écaille de l'occipital humain, qui contiennent les sinus postérieurs de la dure-mère ? F. Ledouble.....	37
Les bains de Royat.....	176	Quelques méfaits de l'influenza : J. Menier.....	43
Les eaux de Paris : Dr Prompt.....	10	Radiographie et fracture : L. Lapeyre.....	27, 60
Les Hôpitaux et les malades non indigents.....	47	Signalement de deux autres nouveaux polissoirs : François Houssay.....	109
Les incisives des léporidés; leur croissance physiologique illimitée et les conformations défectueuses qui peuvent en résulter pour elles : Le Double.....	161	Statistique du service de chirurgie de l'hôpital de Clocheville (année 1900) : Boureau.....	54
Le toast du Dr Albert Robin au banquet du professeur Renault.....	30	Statistique du service de médecine de l'asile Gatién de Clocheville pendant l'année 1900 : Bezard.....	56
Lettres sur la Bourboule : Dr A.....	124, 137	Syndicat médical d'Indre-et-Loire.....	15
L'évolution du pigment : Bohn.....	78	Syphilis extra-génitale : Merlier.....	41
Lymphadénome ou lympho-sarcome des ganglions sus-claviculaires; généralisation secondaire aux ganglions du médiastin avec formation d'un épanchement pleural chyloforme à production et reproduction brusques : Hermary et Lapeyre.....	33	Texte des amendements à la proposition de loi de M. Astier et de plusieurs de ses collègues sur l'exercice de la pharmacie....	111
Manuel d'histologie pathologique : Cornil, Ranvier, Brault, Letulle.....	76	Traitement chirurgical de l'ascite d'origine hépatique par l'établissement d'une circulation anastomatique supplémentaire : Boureau.....	97
Matière médicale zoologique : H. Beauregard et Gouttière....	126	Traitement de l'arthritisme et des atonies nerveuses.....	176
Médecins et mutualistes.....	47	Traitement des blessures de guerre : Nimier et Laval.....	95
Médecins ou préposés à la santé publique.....	65	Traitement rationnel de la tuberculose pulmonaire et de ses modalités cliniques : Pégurier.....	77
Nécrologie : Duclos.....	1	Trois cas d'accouchement accéléré par la dilatation artificielle du col : Lop.....	122
Nécrologie : Panzeri.....	94	Un cas de nodosités sous cutanées chez un enfant de onze mois : Edmond Chaumier.....	161
Nécrologie : Foy.....	159	Voie vaginale. Sa sécurité quand son emploi est limité à ses vraies indications : L. Lapeyre.....	17
Notes sur l'asepsie opératoire dans la pratique de la chirurgie courante : Charier.....	127	Vomissements incoercibles de la grossesse et kyste de l'ovaire; ablation du kyste par la voie vaginale; persistance des vomissements ne cédant qu'à l'avortement provoqué. Guérison : L. Lapeyre.....	140
Nouveau formulaire des spécialités : Gautier et F. Renault....	32	Voyages d'études médicales aux eaux minérales, stations climatiques et sanatoriums de France.....	127
Nouvelles.....	16, 32, 47, 62, 77, 125, 143		
Paralysie et pseudo-paralysie dans la syphilis héréditaire : Edmond Chaumier.....	49		
Pathologie générale et expérimentale. Les processus généraux : Chantemesse et W. Padwyssotski.....	112		
Pneumonie et grossesse : Lop.....	126		
Pourquoi la tuberculose ne guérit-elle pas plus souvent : Léon Leriche.....	13		
Procédé facile et sûr pour éviter la déchirure du périnée dans les accouchements au forceps : J. Menier.....	94		

